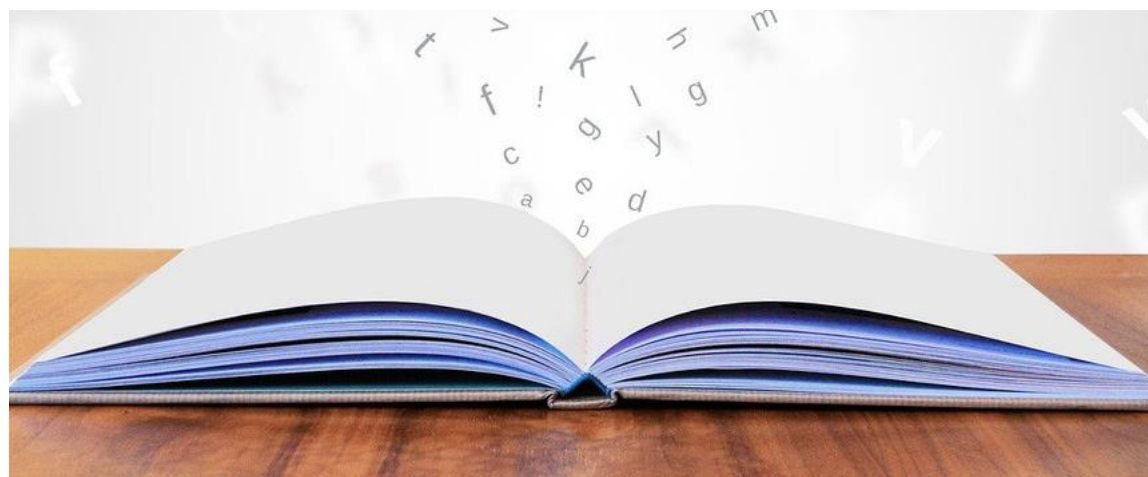


# LETTRE DE LETHICA

Bulletin d'information des membres de l'Institut Thématique Interdisciplinaire : Littératures Éthique et Arts

21 Juin 2023 | NUMÉRO 10



<b>ÉDITORIAL</b> .....	3
<b>PROJETS RETENUS DANS LE CADRE DE L'APPEL 2023-2025</b> .....	4
<b>PRESENTATION DU COMITE D'ORIENTATION</b> .....	7
Niklas Bender .....	7
Kenza Jernite .....	7
Céline Lefève .....	7
Frédérique Leichter-Flack .....	7
Pierre Vinclair .....	8
<b>ÈVÈNEMENTS LETHICA À VENIR</b> .....	9
<b>RESULTATS DES APPELS A PROJETS POUR LES CONTRATS DOCTORAUX ET POSTDOCTORAUX LETHICA</b> .....	10
<b>Contrat doctoral Lethica</b> .....	10
Vittoria Dell'Aira .....	10
<b>Contrats postdoctoraux Lethica</b> .....	12
Lucien Derainne .....	12
Matilde Manara .....	13
<b>FOCUS SUR EVA ILOUZ</b> .....	16
Eva Illouz, <i>Les Sentiments du capitalisme</i> , traduit de l'anglais par Jean-Pierre Ricard, Paris, Seuil, 2006.....	16
<i>Pourquoi l'amour fait mal : l'expérience amoureuse de la modernité</i> , Paris, Éditions du Seuil, 2014, trad. de l'anglais par Frédéric Joly .....	17
<i>Hard romance : Cinquante nuances de Grey et nous</i> , Paris, Éditions du Seuil, 2014, trad. de l'anglais et de l'allemand par Frédéric Joly .....	19
Edgar Cabanas et Eva Illouz, <i>Happycratie : comment l'industrie du bonheur a pris le contrôle de nos vies</i> , Paris, Premier Parallèle, 2018 [traduit de l'anglais par Frédéric Joly].....	20
Eva Illouz (dir.), <i>Les Marchandises émotionnelles. L'authenticité au temps du capitalisme</i> , Frédéric Joly (trad.), Paris, Premier Parallèle, 2019 .....	21
Eva Illouz, <i>Les Émotions contre la démocratie</i> , Frédéric Joly (trad.), Paris, Premier Parallèle, 2022. ....	23

Ce travail s'inscrit dans le cadre de l'Institut Thématique Interdisciplinaire LETHICA du programme ITI 2021-2028 de l'Université de Strasbourg, du CNRS et de l'Inserm. Il a bénéficié du soutien financier de l'IdEx Unistra (ANR-10-IDEX-0002), et du/de(s) financement(s) au titre du programme d'Investissements d'Avenir dans le cadre du/des projet(s) SFRI-STRAT'US (ANR-20-SFRI-0012). **1**  
This work of the Interdisciplinary Thematic Institute LETHICA, as part of the ITI 2021-2028 program of the University of Strasbourg, CNRS and Inserm, was supported by IdEx Unistra (ANR-10-IDEX-0002), and by SFRI-STRAT'US project (ANR-20-SFRI-0012) under the framework of the French Investments for the Future Program.

<https://lethica.unistra.fr>

# LETTRE DE LETHICA

Bulletin d'information des membres de l'Institut Thématique Interdisciplinaire : Littératures Éthique et Arts

21 Juin 2023 | NUMÉRO 10

<b>DOSSIER SUR LA CONSOLATION .....</b>	<b>26</b>
Christophe André, <i>Consolations. Celles que l'on reçoit et celles que l'on donne</i> , Paris, L'Iconoclaste, 2022. ..	26
Eva Bester, <i>Remèdes à la mélancolie (Films, chansons, livres... - La consolation par les arts)</i> , Éditions Radio France/ Éditions Autrement, 2016. ....	27
Chamfort, <i>La pensée console de tout</i> , présenté par Frédéric Schiffter, Paris, GF, 2014. ....	30
Michaël Fœssel, <i>Le Temps de la consolation</i> , Seuil, coll. « Essais », 2015. ....	31
Anne-Dauphine Julliard, <i>Consolation</i> , Les Arènes, 2020 / Guy Saint-Jean Éditeur 2021. ....	33
Frédérique Leichter-Flack, <i>Pourquoi le mal frappe les gens bien ?</i> Paris, Flammarion, 2023. ....	35
Agathe Novak-Lechevalier, <i>Houellebecq, l'art de la consolation</i> , Paris, Flammarion, 2018 ; rééd. Champs Flammarion, coll. « Essais », 2022. ....	37
<b>LIENS VERS LES PRECEDENTES LETTRES .....</b>	<b>40</b>

# LETTRE DE LETHICA

Bulletin d'information des membres de l'Institut Thématique Interdisciplinaire : Littératures Éthique et Arts

21 Juin 2023 | NUMÉRO 10

## ÉDITORIAL

Avec cette dixième lettre, notre institut thématique interdisciplinaire redéfinit ses contours et s'engage résolument dans une phase particulièrement stimulante, avec de nouveaux projets de recherche, de nouveaux recrutements, et de nouvelles orientations. La cohérence scientifique de nos centres d'intérêt et de nos activités n'en demeure pas moins très forte, comme en témoignent les multiples échos entre notre « focus » et notre « dossier ». La rentrée verra paraître également une de nos premières publications collectives, consacrées aux [bibliothérapies d'hier, d'aujourd'hui et d'ailleurs](#), avec la participation de nombreux membres de l'iti.

Parmi les contributeurs de ce volume, notre collègue émérite Danièle Henky a récemment reçu le Prix de Lourmarin, décernée par l'académie des sciences, arts et belles-lettres d'Aix-en-Provence, pour sa biographie romancée de [Maria Borrély, la vie d'une femme éblouie](#). Et après avoir été lauréate d'un Prix Ourisson, en 2020, Victoire Feuillebois, instigatrice du [colloque initial](#) et coéditrice de l'ouvrage, vient d'obtenir un nouveau prix scientifique, comptant en effet parmi les « Espoirs de l'université de Strasbourg » en 2023. Quant à Lucien Derainne, qui poursuit son cheminement à nos côtés avec un contrat postdoctoral, il fut lauréat ce printemps d'un Prix Jeune Chercheur en littérature de la [Fondation des Treilles](#). Notre postdoctorante Kenza Jernite rejoindra la Sorbonne-Nouvelle à la rentrée, en qualité de maîtresse de conférences en études théâtrales, et Nicolas Fréry, postdoctorant dans Configurations littéraires et rattaché à Lethica, partira à Oxford pour y développer une nouvelle recherche financée par la Voltaire Foundation.

À tous, nous adressons nos plus vives félicitations, ainsi que nos remerciements pour leurs contributions à cette nouvelle livraison de la *Lettre de Lethica*. Et nous souhaitons bien sûr la bienvenue aux deux jeunes chercheuses italiennes, Vittoria Dell'Aira et Matilde Manara, qui nous rejoignent respectivement pour un contrat doctoral et pour un contrat postdoctoral. Bonnes lectures, et bel été à tous !

[Anthony Mangeon](#), coordinateur de l'ITI

# LETTRE DE LETHICA

Bulletin d'information des membres de l'Institut Thématique Interdisciplinaire : Littératures Éthique et Arts  
21 Juin 2023 | NUMÉRO 10

## PROJETS RETENUS DANS LE CADRE DE L'APPEL 2023-2025

### 2023

- Projet de recherche-crédation « **Vieillesse irrégulières** » (Kenza Jernite, Unistra ; Mathilde Rossigneux, université Lyon 2) ; 26-28 septembre 2023 (pour une première présentation lors de l'École d'Automne de LETHICA : « Représenter les vieillesse »), subvention Lethica de 3500 euros, subvention « Configurations littéraires » (CL) de 500 euros.

À la rencontre des recherches de Kenza Jernite sur la représentation du grand âge sur les scènes contemporaines, et des recherches de l'historienne Mathilde Rossigneux-Méheust sur la vieillesse en institutions au XIX<sup>e</sup> puis au XX<sup>e</sup> siècle, ce projet de recherche-crédation se conçoit comme une mise en voix et en scène des archives à partir desquelles Mathilde Rossigneux-Méheust a écrit son plus récent ouvrage, intitulé *Vieillesse irrégulières*. Ce travail veut donner une visibilité à ce qui de la recherche n'est d'ordinaire pas présenté ; il utilise les outils de la scène pour faire entendre certaines archives (carnets de punitions, lettres...), mais également pour mener une réflexion scénographique sur l'organisation des dispositifs disciplinaires en institutions au XX<sup>e</sup> siècle.

Première postdoctorante de Lethica, en 2022-23, Kenza Jernite sera à compter de la rentrée prochaine maîtresse de conférences en études théâtrales à la Sorbonne-Nouvelle. Mathilde Rossigneux-Méheust bénéficiera quant à elle d'une délégation à l'Institut Universitaire de France, en tant que membre junior.

- Journée d'études « **Lecture(s) éthique(s) en littérature de jeunesse contemporaine : représentations animales et écologie** » (Philippe Clermont, Anaïs Perrin, université de Strasbourg ; Anne Besson, Charlotte Durant, université d'Artois) : 16 & 17 novembre 2023 ; subvention Lethica de 5000 euros ; subvention Configurations littéraires de 1000 euros.

Le colloque vise d'une part à faire un état du « réveil » français en littérature de jeunesse contemporaine du point de vue des *animal studies*, d'autre part à amorcer la constitution d'un réseau de chercheuses et chercheurs travaillant sur une approche écopoétique en littérature de jeunesse. La thématique des « révolutions morales » sera engagée par la prise en compte neuve de l'éthique animale et de ses représentations en littérature et illustrations pour la jeunesse. « Faire cas, prendre soin » sera abordé par les contributions qui érigeront telle figure animale en cas d'étude révélateur, alors que d'autres mobiliseront des corpus représentant des façons de

# LETTRE DE LETHICA

Bulletin d'information des membres de l'Institut Thématique Interdisciplinaire : Littératures Éthique et Arts

21 Juin 2023 | NUMÉRO 10

prendre soin de l'animal. La littérature ou l'image jouent alors comme une réponse sensible et émotionnelle à de nouvelles préoccupations.

- Colloque « **Scènes de l'ailleurs. Construction et déconstruction spatiale de l'altérité culturelle au théâtre (XX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles)** » (Emmanuel Behague, Kenza Jernite, université de Strasbourg) : 6, 7, 8 décembre 2023 ; subvention Lethica de 6800 euros, subvention CL de 500 euros.

Depuis plusieurs années maintenant, la question de la coexistence des cultures se pose de manière accrue – et parfois polémique – au théâtre, que ce soit dans l'œuvre (dramatique ou scénique), ses modalités de production ou de réception. Le colloque abordera ces interrogations au croisement de l'éthique et de l'esthétique par le biais de l'espace, catégorie constitutive tant des arts de la scène eux-mêmes que de toute forme de mise en contact des cultures. Sur la toile de fond des travaux actuels sur l'hospitalité, ainsi que d'une approche transnationale et postcoloniale des arts de la scène seront analysés les mécanismes de construction et de déconstruction d'une prétendue altérité culturelle par le prisme de l'espace, dramatique ou scénique, théâtral ou public, réel ou imaginaire.

2024

- Publication d'Enrica Zanin : ***Éthique du récit***, subvention de 1000 euros

L'histoire des relations entre éthique et littérature n'est pas sous le signe d'une « crise » (Stierle), ni d'une lente séparation (Küpper). L'éthique du récit évolue avec le temps, au gré des révolutions morales qui affectent à la fois les formes de l'écriture, la pensée éthique, les stratégies de lecture des œuvres. Ce livre entend retracer cette histoire, en prenant pour objet un genre moralement problématique, la nouvelle, depuis son origine et jusqu'à l'essor du roman. Pourquoi les nouvelles du XVII<sup>e</sup> siècle sont-elles plus morales que celle du XIV<sup>e</sup> ? Pourquoi le *Décameron*, considéré un réservoir de cas moraux, est-il condamné en 1564 ? A partir d'environ 250 recueils de nouvelles européennes, ce livre cherche à répondre à ces questions, dans l'espoir de comprendre pourquoi, aujourd'hui, l'éthique reste un critère crucial dans l'évaluation des récits.

- Publication d'Enrica Zanin et Nora Viet (dir.), ***Nouvelles et exemplarité : Pour une histoire de l'éthique de la nouvelle dans la Première Modernité***, subvention de 1000 euros.

L'histoire de l'éthique de la nouvelle a longtemps été pensée comme une progressive « crise de l'exemplarité ». Pourtant, si l'on regarde de près les textes, on constate que les nouvelles de Sorel, de Painter, de Agreda y Vargas, paraissent bien plus sages et

# LETTRE DE LETHICA

Bulletin d'information des membres de l'Institut Thématique Interdisciplinaire : Littératures Éthique et Arts  
21 Juin 2023 | NUMÉRO 10

plus moralisées que celles de Boccace et de Chaucer. En partant de ce constat, cet ouvrage entend interroger à nouveau frais les enjeux éthiques de la pratique conteuse dans l'espace européen, de la Renaissance à la modernité. Il recueille les contributions de 21 spécialistes internationaux de littérature française, italienne, espagnole, anglaise, allemande et de philosophie. Il s'inscrit dans deux approches de Lethica, puisqu'il s'intéresse à la nouvelle comme « cas » moral et qu'il entend définir les « révolutions morales » qui ont marqué son histoire.

- Publication d'Emmanuel Behague et Aurélie Le Née (dir.), ***Faire cas de l'autre. Dire l'altérité culturelle dans les arts et la littérature***, subvention de 3000 euros

Au croisement entre autres d'une éthique de l'attention apportée au particulier et des études sur le care, ce projet de publication interrogera la façon dont les arts et la littérature appréhendent l'altérité culturelle sous l'angle d'un souci apporté à l'individu. L'enjeu est de savoir quelle forme – littéraire, visuelle, filmique, théâtrale... – donner à la représentation de cet « Autre », sans pour autant instaurer une relation sujet-objet qui reviendrait à sa réification. Un tel enjeu implique ainsi une réflexion sur le positionnement du créateur vis-à-vis de la vulnérabilité et de la souffrance qu'il donne à voir (lire, entendre). Ces questionnements seront abordés à travers des contributions de disciplines et d'aires culturelles diverses, qui porteront sur la période contemporaine.

## 2025

Mars (dates à préciser) : « **“Qui ne dit mot consent ?” Analyser la cession érotique de 1791 à nos jours** » (Victoire Feuillebois, Bertrand Marquer, université de Strasbourg ; Lucie Nizard, Sorbonne-Nouvelle), subvention Lethica de 5500 euros, subvention CL de 1000 euros.

Le colloque s'attachera à interroger les liens entre esthétique et éthique dans les représentations de la cession sexuelle (fait de céder) à travers le temps, et leurs modifications, afin de contribuer à l'historicisation de la notion de consentement. Ces évolutions se font sur un temps long, avec des phénomènes de dialogue, de concurrence, voire d'affrontement entre les discours sociaux et littéraires d'une même époque, que les différentes communications permettront de mettre en lumière. Le colloque combinera cette perspective avec une réflexion sur l'évolution des lectures de scènes de consentement ou de refus de consentement. Cette analyse de la réception participera également d'un processus d'historicisation des valeurs associées à la cession.

# LETTRE DE LETHICA

Bulletin d'information des membres de l'Institut Thématique Interdisciplinaire : Littératures Éthique et Arts

21 Juin 2023 | NUMÉRO 10

## Présentation du comité d'orientation

Conformément à la charte des ITI, Lethica s'est doté d'un comité d'orientation, coordonné par Victoire Feuillebois. À compter de la rentrée 2023-24, ses membres accompagneront le comité exécutif et le comité de pilotage de Lethica en prodiguant des avis, des conseils sur les projets en cours, et en suggérant des invitations de chercheurs ou de nouveaux objets de recherche.

Ont accepté d'y participer :

### Niklas Bender

en tant que spécialiste international, professeur extraordinaire à l'université de Tübingen et professeur invité à l'université de Hambourg (Allemagne), par ailleurs membre associé du Centre de Recherche sur les Poétiques du XIX<sup>e</sup> siècle (Sorbonne-Nouvelle). Depuis sa thèse sur *La Lutte des paradigmes : la littérature entre histoire, biologie et médecine (Flaubert, Zola, Fontane)*, [Niklas Bender](#) continue à s'intéresser à Flaubert et au XIX<sup>e</sup> siècle français. En 2017, il a publié son mémoire d'habilitation *Die lachende Kunst. Der Beitrag des Komischen zur klassischen Moderne [L'Art hilare. La contribution du comique au modernisme]*, et en 2018 l'essai *Verpasste und erfasste Möglichkeiten. Lesen als Lebenskunst [Opportunités manquées, opportunités saisies. La lecture comme art de vivre]*. Ce dernier marque un intérêt accru pour les fonctions exemplaires des récits littéraires, à la limite entre littérature et éthique, intérêt qu'il poursuit actuellement par un travail sur les adaptations littéraires et artistiques de l'histoire biblique du roi Saul.

### Kenza Jernite

en tant que spécialiste des rapports entre éthique et arts dans la recherche-crédation, maîtresse de conférences en études théâtrales à l'université Paris 3-Sorbonne nouvelle. Ses travaux portent sur les dramaturgies hybrides, ainsi que sur les représentations du grand âge et de la fin de vie sur les scènes contemporaines. [Kenza Jernite](#) est titulaire d'un doctorat en études théâtrales de l'École normale supérieure – PSL/Université Paris Nanterre, et a été en contrat de recherches postdoctorales à l'Institut thématique interdisciplinaire LETHICA. Elle a récemment publié *La Peinture sur scène : dramaturgies plastiques contemporaines* (Classiques Garnier, 2022).

### Céline Lefève

en tant que spécialiste d'éthique médicale, maîtresse de conférences HDR en philosophie de la médecine dans le Département Histoire et Philosophie des Sciences, à l'Université Paris Cité. [Céline Lefève](#) est directrice de l'Institut interdisciplinaire "[La Personne en médecine. Sciences humaines et sociales, Humanités médicales et Médecine](#)", et chercheuse au Laboratoire CNRS [SPHERE](#) ; elle est également membre du bureau du Collège des Humanités médicales, qui rassemble des enseignants en SHS en facultés de santé et médecine. Elle a participé à la réalisation de capsules pédagogiques sur l'« [Éthique du soin au cinéma](#) ».

### Frédérique Leichter-Flack

# LETTRE DE LETHICA

Bulletin d'information des membres de l'Institut Thématique Interdisciplinaire : Littératures Éthique et Arts  
21 Juin 2023 | NUMÉRO 10

en tant que spécialiste de littérature et éthique, Professeure des Universités en Littérature et Humanités politiques au Centre d'Histoire de Sciences Po. [Frédérique Leichter-Flack](#) poursuit au Centre d'histoire de Sciences Po des recherches sur la mémoire des violences de masse et des choix tragiques en situation extrême, entre histoire et littérature, sur la fabrique des dilemmes moraux dans le laboratoire de la fiction, et plus largement, sur l'histoire des valeurs et des sensibilités morales. Elle a notamment publié *Le Laboratoire des cas de conscience*, éd. Alma, 2012 et repris en poche Champs Flammarion 2023, et *Qui vivra qui mourra. Quand on ne peut pas sauver tout le monde*, éd. Albin Michel, 2015. Son dernier essai, intitulé *Pourquoi le mal frappe les gens bien ? La littérature face au scandale du mal*, est paru en janvier 2023 aux éditions Flammarion (et recensé dans cette *Lettre de Lethica*).

## Pierre Vinclair

- en tant qu'artiste, [poète et essayiste](#) né en 1982, ayant vécu dix ans en Asie. Son œuvre explore notamment la question de notre rapport à la nature et produit un renouveau de l'épopée, comme dans *Barbares* (2009), *Les Gestes impossibles* (2013) ou son dernier volume *L'Éducation géographique*, ensemble de 25 chants, disposant de sa forme propre et qui chacun évoque un endroit du monde. Il est également l'auteur de textes critiques sur la poésie, comme *Terre inculte* (Hermann, 2018, à propos de *La Terre vaine* de T. S. Eliot) et *Autoportrait de John Ashbery* (Hermann, 2021, à propos d'*Autoportrait dans un miroir convexe* de John Ashbery). Depuis 2017, il s'occupe de la revue *Catastrophes* avec Guillaume Condello et Laurent Albarracin. Depuis 2019 il dirige la Collection S!NG aux éditions Le Corridor bleu



# LETTRE DE LETHICA

Bulletin d'information des membres de l'Institut Thématique Interdisciplinaire : Littératures Éthique et Arts  
21 Juin 2023 | NUMÉRO 10

## ÉVÈNEMENTS LETHICA À VENIR

- 19 et 20 septembre 2023 : [journées d'étude « Écopoétique des siècles anciens »](#) (Louis-Patrick Bergot, UR 1337)
- 26 au 28 septembre 2023 : [école d'automne « Représenter les vieillesse \(cinéma, littérature, théâtre, histoire de l'art...\) »](#)
- 25 octobre 2023 : rencontre avec l'architecte et écrivain suisse [Philippe Rahm](#), dans le cadre des activités de la [chaire Gutenberg ECOPROP](#) animée par Dominic Thomas (UCLA)
- 16 et 17 novembre 2023 : colloque « Lecture(s) éthique(s) en littérature de jeunesse contemporaine : représentations animales et écologie » (Philippe Clermont, Anaïs Perrin, université de Strasbourg ; Anne Besson, Charlotte Duranton, Université d'Artois).
- 6, 7, 8 décembre 2023 : colloque « Scènes de l'ailleurs. Construction et déconstruction spatiale de l'altérité culturelle au théâtre (XX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles) » (Emmanuel Behague, Kenza Jernite, université de Strasbourg)

# LETTRE DE LETHICA

Bulletin d'information des membres de l'Institut Thématique Interdisciplinaire : Littératures Éthique et Arts  
21 Juin 2023 | NUMÉRO 10

## RESULTATS des appels à projets pour les contrats doctoraux et postdoctoraux Lethica

Le deuxième appel à projets pour un contrat doctoral Lethica a suscité le dépôt de quatre candidatures, et celui pour un contrat postdoctoral Lethica a généré 25 candidatures, dont 21 étaient éligibles (le doctorat doit en effet avoir été obtenu dans les trois années précédant le recrutement, selon la [nouvelle législation](#) en vigueur).

Kenza Jernite ayant été recrutée comme maîtresse de conférences à la Sorbonne-Nouvelle à la rentrée 2023-24, la dotation prévue pour le financement de sa deuxième année de contrat postdoctoral a été employée pour recruter un deuxième candidat, dans le cadre de l'appel 2023-24.

Nous sommes heureux de vous les 3 lauréats et leurs projets, sélectionnés par le comité de pilotage.

### Contrat doctoral Lethica

Vittoria Dell'Aira

Titulaire d'une licence en langues et littératures étrangères avec un mémoire sur la littérature interculturelle allemande, **Vittoria Dell'Aira** s'est consacrée aux langues et aux littératures allemande, arabe et française dans le cadre du premier cycle universitaire, qui a servi de base à l'élaboration d'un parcours plurilingue et d'un intérêt pour le comparatisme dès le début de ses études. Elle a commencé sa formation professionnelle pendant sa licence par un stage à Cologne, ville de sa mobilité Erasmus+, dans le domaine des migrations et des projets de coopération en matière d'aide humanitaire. Elle a continué dans le même domaine à Bologne, lieu principal de ses études universitaires. En 2020 elle a entrepris le Master Erasmus Mundus + en Cultures Littéraires Européennes. La formation au sein du CLE proposait des séminaires à vocation professionnelle, notamment sur l'édition et l'écriture non fictionnelle, et lui a permis d'élargir son horizon pédagogique. Elle a notamment eu l'occasion de participer en 2019 au Festival international de la bande dessinée contemporaine de Bologne, publiant une contribution sur la rencontre avec le dessinateur Yvan Alagbé dans le volume qui rassemble les rencontres de l'édition. À la fin de son master, elle a reçu un double diplôme de l'Université de Bologne et de l'Université de Strasbourg, pour un travail sur l'islamisme africain dans la fiction littéraire contemporaine francophone et anglophone, qui lui a permis d'entrer dans une optique de recherche interdisciplinaire. Durant l'automne-hiver 2022-23, elle a participé à une [journée d'étude de l'Association pour l'étude des littératures africaines](#), puis au dossier sur les « futurs africains, utopies et dystopies » paru dans la revue [Études littéraires africaines](#) (n°54), sous la direction de Ninon Chavoz et Anthony Mangeon. Dans les années qui ont suivi l'obtention de mon diplôme, elle a continué à travailler sur des projets de coopération humanitaire, créant ainsi un échange entre les interrogations de la recherche et les défis de la vie professionnelle liés à la contemporanéité.

Présentation du projet : « **Les fictions de l'humanitaire en question. Du *poverty porn* au devoir de réparation** ».

# LETTRE DE LETHICA

Bulletin d'information des membres de l'Institut Thématique Interdisciplinaire : Littératures Éthique et Arts  
21 Juin 2023 | NUMÉRO 10

Ce projet vise à analyser les fictions littéraires contemporaines qui ont pris l'humanitaire pour objet, ainsi que la relation qui lie aidants et aidés, telle qu'elle émerge dans les récits sélectionnés. L'intérêt de cette recherche doctorale, qui sera menée sous la direction du professeur Anthony Mangeon, est d'étudier un corpus français et francophone, avec une ouverture comparatiste. Les récits fictifs *Asmara et les causes perdues* (2001) et *Checkpoint* (2015) de Jean-Christophe Rufin, *Frontières* (2003) de Sylvie Brunel, *Orange sur le Tanganyika* (2014) du romancier congolais Wilfrid N'Sondé constituent un premier volet de notre corpus primaire, auquel s'ajoutent la prose poétique du romancier haïtien James Noël, *Belle merveille* (2017), le roman satirique *ONG !* (2003) de Igor Gran, et de la littérature d'anticipation, comprenant les romans *Our Memory like Dust* (2017) du Sud-Africain Gavin Chait, *Die Hungrigen und Die Satten* du romancier allemand Timur Vermes (2018), *Aqua™* (2006) et *Demain une Oasis* (2006) des écrivains français Jean-Marc Ligny et Yal Ayerdhal. En ne nous limitant pas à un horizon littéraire exclusivement européen, mais en privilégiant un corpus interculturel, nous espérons ouvrir des pistes plus fécondes et trouver des résonances plus complètes avec l'actualité.

Les textes de ce corpus et la critique contemporaine permettent en effet d'interroger la propension de cette littérature de l'humanitaire à s'inscrire dans un projet littéraire de « réparation », exploré par Alexandre Gefen dans la littérature française du XXI<sup>e</sup> siècle ; cette visée prolonge aussi celle de l'action humanitaire envers les victimes de catastrophes naturelles ou de guerres, et son ambition de rétablir les droits et faire entendre les voix des précaires. Il est d'autant plus important d'étudier ces enjeux que l'action des ONG sature l'espace médiatique et s'institutionnalise progressivement : se manifestant comme espace d'engagement d'acteurs multiples, l'aide humanitaire pose des interrogations d'ordre éthique sur le rapport au drame d'autrui et sur la représentativité, c'est-à-dire sur la capacité de parler au nom des victimes et à restituer le vécu de collectivités. Cependant, la multiplicité des rapports que la notion d'humanitaire entretient avec les dispositifs symbolico-médiatiques et juridiques complexifie l'effort de la situer éthiquement. En constatant son lien structurel avec le droit et les relations internationales, il semble pertinent d'adopter une approche interdisciplinaire dans l'analyse des fictions du corpus. Il apparaît donc utile de mobiliser la perspective géographique ouverte par la géopolitologue et romancière française Sylvie Brunel, pour cerner les différentes échelles de l'humanitaire (locale, régionale et internationale), la perspective anthropologique de Jeffrey T. Jackson, ou l'analyse sociologique de Pascal Dauvin et Johanna Siméant. L'intégration de ces apports permettra de mieux rendre compte du registre de l'humanitaire, et de considérer l'inscription de l'acte de « réparation » dans une dimension politique tant au sein de l'État aidé que de l'État secouru. Le corpus sélectionné pose la distance entre l'agent humanitaire et le bénéficiaire de son aide comme condition essentielle à l'activation du geste d'aide, et il montre des chemins contradictoires en matière d'altruisme et d'impartialité. La concentration de l'aide sur des catégories spécifiques de population, dites "vulnérables", introduit le prisme du triage par la sélection des victimes qui devraient être assistées en priorité. D'un point de vue opérationnel, le "choix" des individus ou des contextes qui ont plus de chances d'être assistés relève donc d'une thématique centrale pour Lethica, à savoir les problèmes éthiques soulevés par la nécessité de décider, dans les termes de Frédérique Leichter-Flack, « qui vivra qui mourra ». De plus, l'action qui s'adresse aux bénéficiaires n'émane pas forcément d'une requête de ces derniers, et elle ne répond pas toujours aux besoins qu'ils ont exprimés ; elle dépend aussi des

# LETTRE DE LETHICA

Bulletin d'information des membres de l'Institut Thématique Interdisciplinaire : Littératures Éthique et Arts

21 Juin 2023 | NUMÉRO 10

structures opérationnelles occidentales, de leurs catégories et critères juridiques et de leur définition de la vulnérabilité.

Par la prolifération des images de personnes en situation de précarité juridique ou médicale, ou de catastrophe naturelle, la difficulté éthique de « faire cas » des destinataires de l'action humanitaire se manifeste aussi de façon frappante. La critique de la surmédiatisation de la misère qui est avancée en littérature, mais aussi dans les arts visuels et le cinéma, mérite ainsi d'être intégrée dans notre recherche. Si, par les différentes formes d'engagement qu'elle suscite à plusieurs échelles, l'aide humanitaire constitue un champ de tensions susceptible d'inspirer des révolutions morales, il est légitime de s'interroger sur le rôle critique que la fiction de l'humanitaire peut jouer. Comment peut-elle élaborer son propos en opposition aux priorités médiatiques et aux logiques visuelles des organismes humanitaires ? La trajectoire de cette recherche poursuivra donc l'étude détaillée des décalages opérés au sein de différents sous-genres du corpus ; et elle explorera leur résonance avec les enjeux de l'actualité et avec les thématiques de l'institut thématique interdisciplinaire Lethica, justifiant ainsi l'intérêt d'une approche à la fois éthique et littéraire des fictions contemporaines de l'humanitaire.

## Contrats postdoctoraux Lethica

Lucien Derainne

Ses travaux de recherche questionnent les croisements possibles entre l'histoire littéraire et l'épistémologie. En établissant un dialogue avec les sciences sociales – qu'il a étudiées jusqu'en licence – et avec la philosophie des sciences, Lucien Derainne montre que la littérature ne se contente pas seulement de réemployer ou de détourner des savoirs scientifiques comme le suggère l'« épistémocritique », mais qu'elle a aussi, en elle-même, une portée méthodologique, attestée dans l'histoire par l'usage que certains scientifiques ont fait de leurs lectures, et remobilisable aujourd'hui pour penser les changements épistémiques en cours. Sa thèse, réalisée à l'université de Saint-Étienne et éditée chez Droz en 2022, a ainsi retracé l'histoire de l'observation entre 1750 et 1850 en soulignant que les traités de méthodologie scientifique avaient sans cesse échangé des procédés avec la littérature. Plusieurs de ses articles se sont intéressés à la réception de grandes œuvres littéraires (de Diderot, Chateaubriand ou Balzac...) par les hommes et femmes de science, ainsi qu'à la façon dont ces textes canoniques étaient utilisés dans les ouvrages de physique ou d'histoire naturelle. Enfin, il a plus particulièrement travaillé sur les liens entre littérature et médecine, en éditant des articles médicaux de l'*Encyclopédie* pour le [projet ENCCRE](#) et en réalisant, sous la supervision de Bertrand Marquer, un [premier postdoctorat sur les enjeux politiques et littéraires de l'aliénisme du début du XIX<sup>e</sup> siècle](#).

## Présentation du projet : « Nouvelle éthique de l'écriture scientifique »

Ce projet de postdoctorat étudiera les liens qui se nouent aujourd'hui entre l'objectivité et l'éthique comme une « révolution morale » qu'une mise en perspective historique et une approche littéraire permettraient de mieux comprendre.

# LETTRE DE LETHICA

Bulletin d'information des membres de l'Institut Thématique Interdisciplinaire : Littératures Éthique et Arts  
21 Juin 2023 | NUMÉRO 10

Depuis quelques décennies, les sciences humaines semblent en effet habitées par de nouvelles préoccupations, à la fois scientifiques et éthiques, telles que : ne pas parler à la place d'autrui en accaparant son expérience, ne pas se prétendre neutre, impersonnel ou objectif, coconstruire les savoirs sociaux avec les acteurs concernés, ne pas chosifier l'être humain étudié, etc. Ces changements, qui affectent non seulement la sociologie ou l'anthropologie mais aussi l'histoire, la médecine ou des sciences animales comme l'éthologie, donnent lieu à de nouvelles postures comme « l'épistémologie du lien » (Florence Piron) ou « l'éthique de la subjectivité » (Alain Rabatel) et s'accompagnent d'une recherche d'alternatives éthiques à l'objectivité, telles que les « épistémologies du sud » de Boaventura de Sousa Santos.

Pour contribuer à la compréhension de ces bouleversements actuels, ce projet de postdoctorat propose d'opérer un double détour, par l'histoire et par la littérature. D'un côté, il s'agira de comparer la période actuelle avec les décennies 1830-1860 qui ont vu l'objectivité se mettre en place. Comme l'ont montré Lorraine Daston et Peter Galison, l'objectivité fut conçue dès cette époque comme un « projet éthico-épistémique », qualifié par ses opposants de « tentative de socialisme scientifique ». Prenant part à ces débats, la littérature de l'époque, de Balzac à Baudelaire – loin de s'enfermer dans une pure défense de la subjectivité comme cela a pu être écrit – a alors imaginé un certain nombre d'alternatives, des *objectivités autres*, ouvertes sur l'usage de la sympathie ou sur la transformation du soi en objet, qui resteraient inspirantes aujourd'hui. On replacera donc à la fois l'objectivité et sa critique dans une perspective historique, de façon à montrer que la première n'est pas une catégorie universelle et atemporelle, et que la seconde n'est pas un phénomène de mode qu'on pourrait écarter en le qualifiant de « wokisme » ou d'un autre terme disqualifiant.

Tout en réalisant ce travail de mise en perspective, le postdoctorat étudiera les changements en cours dans les sciences humaines, non avec les méthodes de l'épistémologie, mais grâce aux outils de l'analyse littéraire, de la stylistique et de l'analyse des discours. L'enjeu sera de traquer les mutations récentes de l'écriture scientifique (usage des pronoms, des métaphores, de l'humour, de la polyphonie, etc.) afin de voir comment les problèmes éthiques de l'objectivité sont gérés à l'intérieur même de l'écriture. Suivant une distinction qui faisait le titre des *Cahiers de recherche sociologique* en 2009, il s'agira de passer d'une « éthique de la recherche » (qui se surajoute à la recherche à coup de chartes ou de comités) à une « éthique dans la recherche », qui se joue au cœur même des pratiques scientifiques, notamment celle de la rédaction.

Pour exposer les résultats de cette réflexion, le postdoctorat débouchera sur un projet pédagogique, prenant la forme de capsules vidéo en ligne, présentant chacune, sans le trancher, un dilemme éthique posé par l'objectivité ainsi que ses traductions possibles au niveau de l'écriture scientifique. Ce matériel pédagogique, adressé principalement aux doctorants et doctorantes en sciences humaines, inclura un dialogue avec la littérature et des parcours fléchés à travers les notices du Lethictionnaire.

Matilde Manara

Matilde Manara est née à Ferrare en 1993. Après une licence en lettres (Université de Sienne – Freie Universität von Berlin, 2015) et un master en littérature comparée (Université de Sienne – Sorbonne Nouvelle, 2017), elle a obtenu une bourse de doctorat et soutenu une thèse en littérature comparée sur la poésie et l'essai modernistes (INSPIRE-Marie Curie, 2021). Entre 2020 et 2022, elle a été ATER à l'Université de Lille, tandis que pour l'année 2022-2023

Ce travail s'inscrit dans le cadre de l'Institut Thématique Interdisciplinaire LETHICA du programme ITI 2021-2028 de l'Université de Strasbourg, du CNRS et de l'Inserm. Il a bénéficié du soutien financier de l'IdEx Unistra (ANR-10-IDEX-0002), et du/de(s) financement(s) au titre du programme d'Investissements d'Avenir dans le cadre du/des projet(s) SFRI-STRAT'US (ANR-20-SFRI-0012).  
This work of the Interdisciplinary Thematic Institute LETHICA, as part of the ITI 2021-2028 program of the University of Strasbourg, CNRS and Inserm, was supported by IdEx Unistra (ANR-10-IDEX-0002), and by SFRI-STRAT'US project (ANR-20-SFRI-0012) under the framework of the French Investments for the Future Program.

13

<https://lethica.unistra.fr>

# LETTRE DE LETHICA

Bulletin d'information des membres de l'Institut Thématique Interdisciplinaire : Littératures Éthique et Arts

21 Juin 2023 | NUMÉRO 10

elle a été lauréate d'un prix du Collège de France (Prix Anna Caroppo) avec un projet sur l'écriture du et sur le féminin chez Paul Valéry. Au cours de cette même année, elle a organisé le colloque international *Corpus : corps à corps* (Université de Genève, avec Marie Kondrat) et le colloque *Paul Valéry au Collège de France* (Collège de France, avec William Marx).

Ses recherches convoquent la théorie des genres littéraires, l'histoire des rapports entre littérature et philosophie au XX<sup>e</sup> siècle, les études de genre et les études intermédiales. Parmi ses publications les plus récentes, on pourra consulter *L'intelligence du poème. Lyrisme et pensée chez Valéry, Rilke, Stevens et Montale* (Classiques Garnier, 2023), *Così anche noi in un'eco. Il carteggio Fortini-Enzensberger* (Quodlibet, 2022), *Diplopie, sovrimpressioni. Andrea Zanzotto poeta e critico* (Pacini, 2021) et *Una minima ordalia. Il carteggio Fortini-Zanzotto* (Quodlibet, à paraître).

Présentation du projet : « **Des photographies manquées** ». **Modèles d'écriture, de comportement et modèles herméneutiques dans *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust.**

L'objectif de ce projet est de mettre en lumière la relation entre les modèles d'écriture, les modèles de comportement et les modèles herméneutiques dans la littérature du modernisme européen. En s'appuyant sur l'exemple d'*À la Recherche du Temps Perdu* de Marcel Proust Matilde Manara propose de montrer comment la notion de modèle (pendant moderniste de la notion de « caractère » d'héritage théophrastique), peut servir d'outil pour la compréhension des œuvres-phares de ce courant. Un accent particulier sera mis sur la dialectique entre éducation artistique, morale et intellectuelle des personnages féminins de la *Recherche* (Madame de Sévigné, Madame de Cambremer, Albertine, les femmes de la famille du Narrateur, qu'on abordera en tant que cas typiques, et donc sous le prisme offert par la thématique *faire cas* de LETHICA), ainsi que sur leur réception chez des artistes contemporaines (Djuna Barnes, Chantal Akerman, Anne Carson, Eve Kosofsky-Sedgwick) reconnaissant avoir un rapport ambivalent avec le chef d'œuvre proustien. A l'extension de la culture de masse et à l'élargissement du lectorat féminin favorisés par le développement de l'instruction scolaire ou de la presse, la plupart des écrivains des années 1910-1930 opposent en effet une poétique de l'accès restreint. S'ils rejettent formellement la tradition de la littérature édifiante, ils n'en aspirent pas moins à éduquer leur public. Cette oscillation, qu'on étudiera à partir des réflexions suggérées par la thématique *révolutions morales* de LETHICA, habite également le Narrateur de la *Recherche* au sujet de l'éducation d'Albertine. Malgré les heures passées à lui apprendre la différence entre Tolstoï et Dostoïevski ou entre Elstir et Vermeer, son éducateur ne réussit – ou ne veut pas réussir – ni à la hisser à son rang et à la rendre ainsi pareille à lui-même, ni à en accepter l'autonomie. « Le modèle chéri bouge ; on n'en a jamais que des photographies manquées », lit-on dans un passage d'*À l'ombre des Jeunes Filles en fleurs* qui donne son titre à ce projet et qui nous offre une formule saisissante de la théorie de la connaissance littéraire telle qu'elle est déployée dans la *Recherche*.

Lors de son séjour postdoctoral au sein de Lethica, Matilde Manara alliera les approches littéraires et historiques à la réflexion sur l'éthique de la création afin d'interroger la notion de modèle (dans les trois sens évoqués ci-dessus : modèle intertextuel, modèle moral et modèle scientifique) et de montrer dans quelle mesure elle sert d'outil pour la compréhension d'un ouvrage qui se soustrait à la définition, pourtant souvent mobilisée pour le décrire, de « roman à thèse ». D'un point de vue méthodologique, Matilde Manara se plongera tout

# LETTRE DE LETHICA

Bulletin d'information des membres de l'Institut Thématique Interdisciplinaire : Littératures Éthique et Arts  
21 Juin 2023 | NUMÉRO 10

particulièrement dans les réflexions de Richard Rorty, Martha Nussbaum, Jacques Bouveresse et Vincent Descombes sur l'actualité des modèles moraux. Le lien que ce courant de pensée, lui-même d'inspiration moderniste, établit entre mimesis romanesque, participation du lecteur et incidences morales qui en découlent remonte à la théorie platonico-aristotélicienne sur l'exemplarité de la littérature, conçue à la fois comme réservoir de comportements humains et comme moyen pour encourager les individus à l'exercice de certaines aptitudes psychologiques. Au lieu de trancher entre cette visée pragmatique et les approches rationalistes qui, toujours dans le monde anglophone, préfèrent traiter les problèmes moraux à l'aide de la méthode déductive, il semble plus intéressant d'étudier la manière dont la littérature du modernisme crée des interférences entre des sphères de l'entendement perçues comme contradictoires (théorie et pratique, rationalisme et spiritualisme, connaissance subjective et connaissance objective).

# LETTRE DE LETHICA

Bulletin d'information des membres de l'Institut Thématique Interdisciplinaire : Littératures Éthique et Arts

21 Juin 2023 | NUMÉRO 10

## Focus sur Eva ILLOUZ

*Née en 1961 au Maroc dans une famille juive, formée à la sociologie en France (Nanterre) et aux États-Unis (Pennsylvanie) puis installée à Jérusalem à compter de 1991, la sociologue Eva Illouz enseigne et publie aujourd'hui autant en France (École des hautes études en sciences sociales, Paris) qu'en Suisse (Université de Zürich) ou en Allemagne (Université de Cologne). Spécialisée dans la sociologie de la culture et des sentiments, elle a signé ou dirigé des ouvrages fondamentaux dans ce domaine dont elle est, à de nombreux égards, une des figures de proue. Portrait en « exercice d'admiration », à travers six titres incontournables.*

Eva Illouz, *Les Sentiments du capitalisme*, traduit de l'anglais par Jean-Pierre Ricard, Paris, Seuil, 2006.

Issu des trois « Conférences Adorno » présentées par Eva Illouz à Francfort en 2004, à l'invitation du philosophe et sociologue Axel Honneth, cet ouvrage examine tour à tour « la genèse d'*homo sentimental* » (chapitre 1), les relations entre « souffrance, champ émotionnel et capitalisme émotionnel » (chapitre 2), et enfin l'importance des réseaux sociaux dans la redéfinition contemporaine de l'amour (« réseaux amoureux », chapitre 3). Il s'agit d'appréhender l'importance croissante accordée aux affects dans le développement du système économique capitaliste. Selon la sociologue, en effet, notre modernité se caractériserait d'abord par son attention aux sentiments, définis comme « un mélange étroit de contenus culturels et de relations sociales » (p. 15), et le capitalisme serait désormais indissociable d'une « culture de l'affectivité » (p. 17). La sociologue propose donc d'appeler « capitalisme émotionnel » cette imbrication des pratiques et des discours émotionnels et économiques, et elle s'attache d'abord à en retracer la genèse, avant d'en explorer les usages sociaux et, pour finir, les conséquences dans les relations intersubjectives.

Développé comme une enquête historique autant que sociologique, le premier chapitre montre l'incidence déterminante des conférences de vulgarisation psychanalytique dispensées par Sigmund Freud en 1909 aux États-Unis : c'est à partir d'elles qu'un « nouvel imaginaire des relations interpersonnelles » (p. 22) se développa dans ce pays, qui conduisit bientôt ses décideurs et ses entrepreneurs à accorder aux psychologues un rôle central autant qu'un « statut d'experts dans à peu près tous les domaines – des questions militaires à l'éducation des enfants en passant par le marketing et la sexualité » (p. 28) – et cela dans une perspective bien précise : améliorer la discipline et la productivité des individus au sein des groupes (sociaux, économiques) auxquels ils participent. Un autre tournant décisif fut ensuite la révolution morale qu'introduisit, dans les théories du management, le sociologue et psychologue australien Elton Mayo en défendant l'idée que la productivité s'améliorerait lorsqu'on tenait compte des émotions des travailleurs dans leurs relations professionnelles. C'est ainsi que se développa, dans la sphère économique, un idéal thérapeutique et communicationnel qui consistait à reconnaître et à valoriser des qualités supposément féminines (l'écoute, l'empathie...) pour optimiser le bien-être et partant l'investissement des agents. L'apport fondamental de ce premier chapitre est ainsi de montrer la convergence de trois discours, « le discours thérapeutique, le discours du management, et le discours féministe » (p. 72) dans l'élaboration d'un nouvel modèle psychologique : celui de la



# LETTRE DE LETHICA

Bulletin d'information des membres de l'Institut Thématique Interdisciplinaire : Littératures Éthique et Arts  
21 Juin 2023 | NUMÉRO 10

communication ou de l'expression libre de ses émotions, au sein de l'entreprise comme de la famille. Cette exigence de reconnaissance (de soi par les autres, des autres par soi) a d'ailleurs fini par envahir toutes les sphères sociales, économiques et politiques.

Le deuxième chapitre s'intéresse alors à l'émergence d'un usage particulier du discours thérapeutique : « le récit de la réalisation de soi » qui, dans le contexte américain, une fois encore, prit le relais de l'idéologie du *self-help*, née au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle pour valoriser le sens de l'initiative et l'esprit d'entreprise. Eva Illouz y voit une autre forme de révolution morale, centrée sur les sentiments et en particulier celui d'une souffrance ou d'une névrose originelle qu'il s'agirait d'identifier pour pouvoir la dépasser, et parvenir ainsi à l'épanouissement de sa personnalité, ou à la pleine réalisation de son potentiel. À partir d'exemples saisissants, empruntés tant à l'histoire de la psychologie qu'aux succès de certains *talk shows* aux États-Unis, la sociologue montre pourquoi « la culture thérapeutique privilégie paradoxalement la souffrance et le traumatisme » (p. 100), puis comment, par voie de conséquence, « le récit thérapeutique occupe un espace sensible et disputé » en s'installant « au cœur de ce que beaucoup ont appelé le culte de la victime et la culture de la lamentation » (p. 106). Ses analyses résonnent alors profondément avec celles d'autres sociologues et historiens de la sensibilité, comme Jean-Marc Chaumont (*La Concurrence des victimes*, 1997) et [Jean-Marie Apostolides](#) (*Héroïsme et victimisation*, 2003).

Le troisième chapitre explore pour finir, à partir d'analyses filmiques et d'études quantitatives et qualitatives (sur la fréquentation et les usages de sites Internet), la mutation contemporaine des relations amoureuses. Sous couvert de postuler notre originalité, ou de manifester notre singularité, nos présentations publiques de soi participent en réalité d'une standardisation et d'une marchandisation croissante de nos affects qui, loin de nous permettre de nouer de nouvelles relations interpersonnelles, nous séparent de plus en plus de nous-mêmes comme des autres. On pourrait trouver là un autre écho ou une actualisation, à partir de nouveaux supports médiatiques, des réflexions jadis développées par Guy Debord dans ses essais comme dans ses films (*Critique de la séparation*, 1961 ; *La Société du Spectacle*, 1967 et 1973). Mais c'est avant tout avec les penseurs allemands de la Théorie critique et de l'École de Francfort que choisit ici de dialoguer Eva Illouz. Ses trois conférences offrent ainsi autant une synthèse des apports de ce courant à la réflexion éthique sur l'esprit du capitalisme, qu'une exposition très claire de ses propres vues.

[Anthony Mangeon](#)

*Pourquoi l'amour fait mal : l'expérience amoureuse de la modernité*, Paris, Éditions du Seuil, 2014, trad. de l'anglais par Frédéric Joly.

Bridget Jones fut-elle plus malheureuse que Juliette Capulet ? La seconde a beau mettre fin à ses jours, quand la première noie son chagrin dans le Chardonnay, si on suit jusqu'au bout la thèse défendue dans cet ouvrage, c'est à la britannique héroïne d'Helen Fielding (qui inspira une adaptation cinématographique bien connue) que revient la palme des souffrances amoureuses. Consacré à la compréhension des affres sentimentaux contemporains, le présent essai postule en effet une insuffisance – ou à tout le moins un inachèvement - de la révolution sexuelle qui, « pressée d'écarter les tabous et de parvenir à l'égalité » entre hommes et femmes, aurait « laissé l'éthique à l'extérieur de la sexualité », avec de graves conséquences pour l'équilibre émotionnel, en particulier féminin. Sans prétendre donner la recette d'une

Ce travail s'inscrit dans le cadre de l'Institut Thématique Interdisciplinaire LETHICA du programme ITI 2021-2028 de l'Université de Strasbourg, du CNRS et de l'Inserm. Il a bénéficié du soutien financier de l'IdEx Unistra (ANR-10-IDEX-0002), et du/de(s) financement(s) au titre du programme d'Investissements d'Avenir dans le cadre du/des projet(s) SFRI-STRAT'US (ANR-20-SFRI-0012).  
This work of the Interdisciplinary Thematic Institute LETHICA, as part of the ITI 2021-2028 program of the University of Strasbourg, CNRS and Inserm, was supported by IdEx Unistra (ANR-10-IDEX-0002), and by SFRI-STRAT'US project (ANR-20-SFRI-0012) under the framework of the French Investments for the Future Program.

<https://lethica.unistra.fr>

# LETTRE DE LETHICA

Bulletin d'information des membres de l'Institut Thématique Interdisciplinaire : Littératures Éthique et Arts  
21 Juin 2023 | NUMÉRO 10

sexualité éthique, à la fois libre et respectueuse de l'autre, Eva Illouz propose ici une réflexion fondée sur une double inflexion, disciplinaire et historique.

La première implique un changement de perspective sur l'amour, qui ne doit pas, selon l'auteur, demeurer l'apanage des psychologues, accusés de favoriser une perception myope et égocentrée de la problématique amoureuse : proposant de « traiter de l'amour comme Marx traita des marchandises », l'auteur affirme que « les échecs de nos vies privées ne sont pas – ou pas seulement – le résultat de psychés défaillantes, mais que les vicissitudes et les malheurs de nos vies amoureuses sont le produit de nos institutions ». La seconde inflexion consiste dès lors à identifier ce qu'on pourrait considérer comme une « révolution morale » dans la conception occidentale de l'amour : de fait, selon l'auteur, loin de constituer un sujet futile et anecdotique, « l'amour romantique hétérosexuel témoigne des deux plus importantes révolutions culturelles du xx<sup>e</sup> siècle : l'individualisation des manières de vivre et l'intensification des projets de vie affective d'une part, l'économicisation des rapports sociaux et l'omniprésence des modèles économiques dans la formation du moi et de ses émotions mêmes d'autre part ». Se fondant sur la lecture de plusieurs romans de Jane Austen (*Le Cœur et la Raison*, *Emma*, *Orgueil et préjugés*, *L'Abbaye de Northanger*, *Persuasion*) et, pour la période contemporaine, sur un corpus éclaté composé de quelques fragments littéraires (empruntés à des autrices telles qu'Helen Fielding ou Erica Jong) mais surtout d'un ensemble important de témoignages recueillis sur des forums ou lors des nombreux entretiens menés par l'auteur, l'essai entend mettre en évidence une métamorphose profonde de l'amour, qui aboutirait à une plus grande vulnérabilité du moi, rendu directement coupable de ses échecs et déconvenues sentimentales – et ce, bien sûr, avec l'appui scientifique de la psychanalyse et de la psychothérapie qui feraient de nous « les responsables intarissables, mais indéniables, de nos déboires amoureux ». Le triomphe de l'amour romantique consisterait en effet, selon Eva Illouz, à « désencastrer les choix amoureux individuels du tissu moral et social du groupe, et à faire émerger un marché de rencontres autorégulé », où chaque partenaire potentiel est jugé à l'aune de multiples critères, irréductibles au seul impératif ancien de l'endogamie (aisance sociale, éducation, etc.) et où les femmes se trouveraient structurellement désavantagées. L'auteure dépeint par conséquent une transformation décisive de « l'écologie du choix » (autrement dit de l'environnement social qui l'entoure) mais aussi de « l'architecture du choix » (autrement dit des mécanismes cognitifs et affectifs susceptibles de l'orienter). L'ultime chapitre de l'ouvrage (« Du fantasme romantique à la désillusion ») souligne à cet égard l'importance de l'imagination, présentée dans les termes d'Adorno comme une « véritable composante de la culture esthétique du capitalisme », dans nos représentations de l'amour : ainsi serions-nous « tous et toutes devenus des Emma Bovary, au sens où nos émotions sont profondément enchâssées dans des récits fictionnels » et « se développent dans des histoires et comme des histoires », influencées par la littérature, le cinéma et, plus récemment, par les nouvelles formes d'imagination (et de rencontres amoureuses) autorisées par Internet.

Qu'on nous permette cependant de revenir pour finir à l'inflexion disciplinaire qui conduit Eva Illouz à arracher le domaine amoureux aux psychologues pour en confier le soin aux sociologues, seuls à même de nous sauver des affres de la culpabilité en mettant en évidence les arcanes d'un véritable marché sexuel et sentimental : qu'en est-il, dans cette transaction, de la littérature, que l'essai se plaît à convoquer ? Est-elle porteuse, dans les termes de Martha Nussbaum, d'une « connaissance de l'amour » ? Une chose demeure certaine : la lecture d'Eva Illouz, qui prend d'ailleurs la précaution de préciser modestement que son approche

# LETTRE DE LETHICA

Bulletin d'information des membres de l'Institut Thématique Interdisciplinaire : Littératures Éthique et Arts  
21 Juin 2023 | NUMÉRO 10

« réductrice » « ignore la complexité » des textes, fait fi de la continuité historique et littéraire qui conduit par exemple Helen Fielding à proposer dans *Le Journal de Bridget Jones* une réécriture, somme toute assez fidèle, d'*Orgueil et préjugés*...

[Ninon Chavoz](#)

*Hard romance* : Cinquante nuances de Grey *et nous*, Paris, Éditions du Seuil, 2014, trad. de l'anglais et de l'allemand par Frédéric Joly.

Publié en traduction française la même année, *Hard Romance* se lit comme le prolongement ou comme l'application des hypothèses énoncées par Eva Illouz dans *Pourquoi l'amour fait mal* : l'auteur propose en effet de lire le bestseller de E.L. James (pseudonyme d'Erika Leonard), vendu à plus de 70 millions d'exemplaires dans le monde entier, comme une fiction révélatrice d'un inconfort amoureux contemporain, et susceptible d'offrir à ses lectrices (puisque c'est surtout d'elles qu'il s'agit) une solution aux « apories qui caractérisent les rapports contemporains entre les hommes et les femmes », et notamment au passage d'un patriarcat traditionnel « économiquement et sexuellement dominant » à « une sexualité insouciant, multi-orgasmique, jouissive et vécue comme une fin en soi, qui est la marque de la politique sexuelle du féminisme ». L'auteur s'empresse d'abord de justifier son choix de travailler sur un livre pour ainsi dire « honteux », non en raison de sa teneur érotique (il fut volontiers qualifié de « porno pour mère de famille » ou *mommy porn* en anglais) mais en raison de sa piètre qualité littéraire : selon elle, il importe de prendre au sérieux ce *bestseller* en s'attachant à comprendre les causes de son succès. Le rappel de la genèse de l'œuvre, qui résulta d'abord de pratiques collaboratives en ligne, permet de présenter *Cinquante nuances de Grey* comme un exemple typique de « prosommation », autrement dit d'un système où les consommateurs produisent eux-mêmes les marchandises qu'ils consomment et sont par conséquent en mesure de les adapter parfaitement à leurs besoins. Pour Eva Illouz, le succès de la trilogie vient de sa capacité à répondre à une incertitude sexuelle et sentimentale caractéristique de la modernité, la relation sado-masochiste des deux personnages devenant « une solution fantasmagique ingénieuse à la volatilité des rapports amoureux » et aux contradictions des relations sentimentales contemporaines, tiraillées entre la dynamique du désir et l'aspiration à l'autonomie. En codifiant clairement les rôles par le biais d'un contrat, en métamorphosant la souffrance psychique en douleur physique et en dépassant l'aporie du désir et du consentement, le BDSM répondrait à une certaine attente féminine. Les romans de E.L. James seraient dès lors lus, selon Eva Illouz, non comme de simples harlequinades, mais comme de véritables manuels de *self-help* offrant des solutions directement applicables : l'auteure en veut pour preuve l'essor de la vente de *sex-toys* (et notamment de l'alléchante collection « Grey Revolution » lancée par la société Pure Romance) à la suite de la publication du roman. C'est là, bien sûr, une approche toute instrumentale, en vertu d'un mécanisme que Louise Rosenblatt nomme la « transaction efférente », désignant par là des lectures « motivées essentiellement par la quête d'un élément qu'il est possible de "tirer" du texte » : elle permet cependant de rendre compte de l'impact d'une œuvre par ailleurs jugée peu digne de consécration littéraire. Ainsi Eva Illouz avance-t-elle que « les textes populaires, en contraste avec la haute culture, non seulement mettent en scène un problème, mais y

Ce travail s'inscrit dans le cadre de l'Institut Thématique Interdisciplinaire LETHICA du programme ITI 2021-2028 de l'Université de Strasbourg, du CNRS et de l'Inserm. Il a bénéficié du soutien financier de l'IdEx Unistra (ANR-10-IDEX-0002), et du/de(s) financement(s) au titre du programme d'Investissements d'Avenir dans le cadre du/des projet(s) SFRI-STRAT'US (ANR-20-SFRI-0012). 19  
This work of the Interdisciplinary Thematic Institute LETHICA, as part of the ITI 2021-2028 program of the University of Strasbourg, CNRS and Inserm, was supported by IdEx Unistra (ANR-10-IDEX-0002), and by SFRI-STRAT'US project (ANR-20-SFRI-0012) under the framework of the French Investments for the Future Program.

<https://lethica.unistra.fr>

# LETTRE DE LETHICA

Bulletin d'information des membres de l'Institut Thématique Interdisciplinaire : Littératures Éthique et Arts  
21 Juin 2023 | NUMÉRO 10

apportent une solution ». Faut-il pour autant dissocier strictement les deux et oublier, par exemple, le précédent littéraire notoire que constitue *La Vénus à la fourrure* de L. Sacher-Masoch, qui paraît invalider l'hypothèse de cet essai en plaçant cette fois l'homme en position de soumission ?

[Ninon Chavoz](#)

Edgar Cabanas et Eva Illouz, *Happycratie : comment l'industrie du bonheur a pris le contrôle de nos vies*, Paris, Premier Parallèle, 2018 [traduit de l'anglais par Frédéric Joly].

Dans le célèbre film de Robert Zemeckis, l'invention du « smiley » comptait parmi les instants décisifs de l'histoire américaine confiés aux mains innocentes du sympathique Forrest Gump. Ne faudrait-il pourtant pas se méfier de ce signe aux raffinements infinis, qui a assurément supplanté dans nos conversations électroniques la monotone virgule et le criard point d'exclamation ? La lecture du présent essai pourrait conduire à le considérer avec une certaine circonspection, comme l'indice linguistique d'une injonction au bonheur que les deux auteurs présentent comme une évolution dangereuse des sociétés contemporaines. C'est pourtant à un autre grand succès du cinéma américain que la « happycratie » emprunte son orthographe : *The Pursuit of Happyness* (2006), dont l'étrange « Y » (en lieu et place d'un I) était présenté comme une allusion au « YOU », autrement dit à l'individu, promu seul responsable de sa félicité (p. 11). Tel est bien l'un des points d'achoppement de « happycratie » contemporaine : en prêtant à chacun la capacité à s'assurer de son bonheur (en recourant notamment aux infaillibles outils du « développement personnel », évoqué p. 178 et suivantes, ou aux services précieux d'applications spécialisées telles que Happify, décrite p. 160 et suivantes), elle minore le rôle de facteurs extérieurs à l'individu. La « formule du bonheur » proposée en 2002 par Martin Seligman est à cet égard hautement significative : le bonheur, affirme-t-il, est « le résultat d'une prédisposition génétiquement déterminée, d'une activité intentionnelle, volontaire, visant à l'augmenter, et de circonstances l'affectant plus ou moins. [...] La génétique compterait ainsi pour moitié ; les facteurs volitifs, cognitifs et émotionnels pour 40% ; quant aux circonstances de la vie et autres facteurs extérieurs (revenu, éducation, statut social), ils ne compteraient que pour 10% » (p. 83). Une telle équation constitue évidemment un excellent prétexte pour négliger des politiques publiques dont l'utilité, en termes de « bonheur de la population », se révélerait somme toute marginale. Les deux auteurs mettent ainsi en garde contre les nombreux indicateurs qui ont fait florès au cours des dernières années (indice de bien-être économique, indice de bien-être durable, indice de développement humain), et qui entendent substituer à l'évaluation de la croissance du PIB celle du BNB (autrement dit Bonheur National Brut). Si une telle inflexion des modèles économiques peut sembler attrayante dans la mesure où elle propose un critère « plus doux, plus subjectif que celui, dur, objectif du progrès économique et social », ses conséquences n'en sont pas moins très inquiétantes. D'une part, elle suppose que le bonheur devienne une donnée quantifiable, mesurable à l'aune des envahissantes Big Data et des informations glanées sur les réseaux sociaux (à propos d'une expérience menée par Facebook pour inspirer aux usagers « des affects plus positifs ou plus négatifs aussi bien au sujet d'eux-mêmes que de leurs amis virtuels », voir p. 60). D'autre part, elle justifie une relativisation problématique de la pertinence des politiques publiques, et notamment des plus

Ce travail s'inscrit dans le cadre de l'Institut Thématique Interdisciplinaire LETHICA du programme ITI 2021-2028 de l'Université de Strasbourg, du CNRS et de l'Inserm. Il a bénéficié du soutien financier de l'IdEx Unistra (ANR-10-IDEX-0002), et du/de(s) financement(s) au titre du programme d'Investissements d'Avenir dans le cadre du/des projet(s) SFRI-STRAT'US (ANR-20-SFRI-0012). 20  
This work of the Interdisciplinary Thematic Institute LETHICA, as part of the ITI 2021-2028 program of the University of Strasbourg, CNRS and Inserm, was supported by IdEx Unistra (ANR-10-IDEX-0002), and by SFRI-STRAT'US project (ANR-20-SFRI-0012) under the framework of the French Investments for the Future Program.

<https://lethica.unistra.fr>

# LETTRE DE LETHICA

Bulletin d'information des membres de l'Institut Thématique Interdisciplinaire : Littératures Éthique et Arts

21 Juin 2023 | NUMÉRO 10

keynésiennes d'entre elles. Dans une étude parue en 2017, J. Kelly et M. D. R. Evans avancent ainsi que les inégalités de revenus n'étaient pas incompatibles avec le bien-être des populations – tout au contraire : selon eux, « dans les pays en voie de développement, c'est plutôt l'inégalité qui est source d'accroissement de bonheur », ce qui incite à penser que « les efforts actuellement menés [...] dans le but de réduire les inégalités de revenus sont potentiellement nuisibles au bien-être des citoyens pauvres » (p. 71). L'argument du bonheur devient dans ces conditions « une diversion grossière » à l'absence de traitement des problèmes de fond et, pis encore, la justification d'une politique néolibérale sans scrupule. Le présent essai démontre ainsi de façon convaincante comment l'avènement de la « happycratie » a été préparé conjointement par les tenants de la psychologie positive (présentée ici comme une pseudo-science grassement financée par des promoteurs intéressés) et par les économistes qui en mesuraient pleinement les atouts. L'un des chapitres les plus instructifs de l'essai est ainsi consacré au nouveau rôle imparti au bonheur dans le monde du travail, où il n'est désormais plus considéré comme la conséquence ou le couronnement d'une vie professionnelle réussie, mais comme son préalable et sa condition *sine qua non*. Comme le notent les deux auteurs, « le bonheur est donc devenu une sorte de prérequis à une vie professionnelle de qualité, mais il ne se résume pas à cela : il en vient même à conditionner l'accès au monde du travail, dans la mesure où les émotions et les attitudes positives se sont imposés comme des traits psychologiques essentiels, plus importants que les qualifications techniques ou les aptitudes. » (p. 128).

Affectant autant la vie professionnelle que la vie personnelle, la nouvelle définition du bonheur en fait « une norme » (p. 196) et une « habitude » (p. 158), en même temps qu'un horizon consumériste dûment maintenu hors de portée (ainsi peut-on toujours être *plus* heureux, en suivant par exemple une nouvelle formation de développement personnel). Cette mutation, orchestrée à compter de la fin des années 1990, constitue une révolution morale dont il n'est pas certain que nous ayons à nous féliciter. Sur le plan individuel, elle conduit indéniablement à la simplification d'une expérience complexe devenue une « notion brutalement empirique », quantifiable et au demeurant universelle (p. 55), en même qu'elle scelle la disparition de l'inconscient (p. 158). Sur le plan collectif, elle substitue au citoyen, membre d'un corps collectif, ce que les auteurs nomment un « psytoyen », c'est-à-dire « une subjectivité individualiste et consumériste », un client « pour qui la poursuite du bonheur est devenu une seconde nature, et qui considère que [sa] valeur dépend de [sa] capacité à s'optimiser en permanence » (p. 154). La célèbre injonction « *Run, Forrest, run !* » pourrait fort bien se lire dans cette perspective d'optimisation permanente, de résilience (p. 211 et suivantes) et de dépassement des limites pour atteindre le *Best Possible* (p. 184) : prenons plutôt la formule au pied de la lettre et en même temps la poudre d'escampette, pour échapper à ce nouveau modèle envahissant !

[Ninon Chavoz](#)

Eva Illouz (dir.), *Les Marchandises émotionnelles. L'authenticité au temps du capitalisme*, Frédéric Joly (trad.), Paris, Premier Parallèle, 2019.

# LETTRE DE LETHICA

Bulletin d'information des membres de l'Institut Thématique Interdisciplinaire : Littératures Éthique et Arts

21 Juin 2023 | NUMÉRO 10

Cet ouvrage collectif, fruit d'une collaboration entre des universitaires confirmés et des doctorants et doctorantes, s'impose comme un essai majeur, dont la lecture aide puissamment à comprendre les mouvements de fond qui agitent nos sociétés.

Tout part d'un paradoxe : alors que le développement croissant du capitalisme devrait s'accompagner de l'extension de la rationalité économique à toutes les sphères de la vie, on constate empiriquement que c'est au contraire l'*émotivité* qui prend une importance croissante dans les sociétés modernes. Dans son introduction, l'ouvrage passe en revue les interprétations disponibles pour expliquer ce paradoxe. La première, inspirée du marxisme, serait de voir dans l'opposition entre la rationalité de long terme et l'émotion de court terme, entre le travail salarié et le développement intime de soi, l'une des *contradictions* qui caractérisent le capitalisme. Selon une autre interprétation, la place laissée aux revendications individuelles (vivre des émotions authentiques, avoir une sexualité épanouie, etc.) serait plutôt une *concession*, au sens où cet accomplissement de soi ne ferait pas partie du programme capitaliste mais aurait l'avantage, pour ce système économique, de remplacer les revendications sociales (sur le salaire, le temps de travail) qui, quant à elles, entravaient le libre cours du marché.

Repoussant ces deux interprétations, l'ouvrage dirigé par Eva Illouz cherche à montrer que cette exigence moderne d'épanouissement personnel provient du capitalisme lui-même : elle n'est ni une contradiction interne ni une concession mais un nouveau développement du marché centré sur ce que les auteurs et autrices appellent les *emodities* ou les « marchandises émotionnelles ». L'hypothèse forte de cette nouvelle perspective théorique est qu'il existe une « performativité émotionnelle du marché » et une « performativité économique des émotions » (Mattan Shachak, p. 252). Pour le dire autrement : « les marchandises facilitent l'expression des émotions et aident à en faire l'expérience ; et les émotions sont converties en marchandises. » (p. 24).

Il en va ainsi des différents cas étudiés au cours de l'ouvrage : la production de la relaxation par le Club Med (chap. 1 par Yaara Bengier Alaluf), l'utilisation de la musique comme moyen de gestion des émotions (chap. 2 par Ori Schwarz), la marchandisation de la peur dans les films d'horreur (chap. 3 par Daniel Gilon), les publicités sexuelles diffusées sous forme de cartes de visite à Tel-Aviv (chap. 4 par Dana Kaplan), l'industrie des cartes de vœux (chap. 5 par Emily West)... Dans tous ces cas, on n'a pas affaire à un « enrôlement » d'émotions qui préexisteraient au marché : au contraire, l'émotion elle-même, normalement garante de l'authenticité du *moi*, est configurée par les marchés du tourisme, du cinéma, de la musique, du sexe ou de la communication.

Non seulement le marché crée de nouvelles émotions mais il contribue aussi à faire évoluer notre conception de la subjectivité. En pointant l'omniprésence d'un discours thérapeutique qui pathologise la vie quotidienne (p. 71) et qui transparait dans l'« usage pharmaceutique de la musique » (p. 100), dans le *coaching*, dans l'exercice de la pleine conscience, dans le *personal branding* ou dans les injonctions à « être soi-même », l'ouvrage montre que le capitalisme émotionnel modifie notre façon d'être des sujets. Le concept même d'« émotion » (qui remplace celui de *passion* ou de *sentiment* durant le XIX<sup>e</sup> siècle) semble avoir émergé à la croisée d'une envie scientifique d'objectiver les phénomènes de l'esprit et de la nécessité économique d'en faire des phénomènes calculables, mesurables, pouvant faire l'objet d'une gestion rationnelle – ainsi que l'illustrent les exemples de Thomas Edison (p. 111-112) et des disciplines *psy-* (p. 269). Par ces analyses, l'ouvrage rejoint les conclusions d'*Happycratie* (2018) sur la fabrique des « psytoyens » – ces citoyens que le capitalisme lance à la recherche

# LETTRE DE LETHICA

Bulletin d'information des membres de l'Institut Thématique Interdisciplinaire : Littératures Éthique et Arts

21 Juin 2023 | NUMÉRO 10

de leur bonheur individuel, au détriment des autres buts de vie que pouvaient être la politique, l'humanitaire, etc. L'article d'Edgar Cabanas (chap. 7) résume ces hypothèses qui font le lien entre les deux ouvrages.

L'ouvrage se conclut par une réflexion passionnante d'Eva Illouz sur ce qu'elle appelle la « critique post-normative ». De quoi s'agit-il ? La critique sociale prétend ordinairement dénoncer l'inauthenticité du monde moderne au nom d'une authenticité, et fait appel à des émotions comme l'indignation ou la colère. Mais s'il s'avère que le capitalisme façonne aujourd'hui à la fois nos émotions et notre conception même de l'authenticité (un moi en phase avec ses émotions) comment tenir un discours critique qui ne soit pas partie prenante de ce qu'il dénonce ? « Dans la mesure où le capitalisme a façonné la subjectivité elle-même, cette subjectivité ne peut être utilisée dans la critique » (p. 350), remarque lucidement Eva Illouz. Pour échapper à cette impasse, la sociologue propose de fonder la critique sociale non plus sur une posture mais sur les effets que peuvent produire les textes de recherche : « Sans être attachée à un *positionnement* critique, cette stratégie table, afin de produire un *effet critique*, sur l'effet rhétorique de la redescription historique de pratiques bien précises. Il ne s'agit pas ici d'opposer des faits à des illusions mais plutôt de permettre à l'historicité de la subjectivité de se déployer pleinement. » (p. 357)

Ces considérations épistémologiques sont passionnantes : mais permettent-elles vraiment de mener une critique efficace ? Dans sa préface, Axel Honneth revient sur la proposition d'Eva Illouz en mettant l'accent sur le « recours à des moyens rhétorique » (p. 11) qu'impose cette conception pragmatique où la critique n'est rien de plus que l'effet du texte sur le réel. Il décrit alors en ces termes « l'effet » produit selon lui par *Les marchandises émotionnelles* sur le lecteur : « Lisant ces études sans pouvoir les lâcher, on ne peut non plus se départir du pénible sentiment que les éléments empiriques ici collectés pourraient s'intégrer à merveille dans les effrayants tableaux d'un Michel Houellebecq. » Or, cette citation est reproduite par l'éditeur en quatrième de couverture comme un argument de vente. N'est-il pas vertigineux de voir ce livre qui prétendait critiquer le capitalisme émotionnel être lui-même vendu, non pour son contenu théorique, mais pour les émotions qu'il pourra susciter (« suspens », « pénible sentiment » « effrayant ») ? Voici *Les marchandises émotionnelles* devenu à son tour l'une de ces « marchandises-expériences », la promesse d'un moment de lecture exaltant ! Si une critique *efficace* des marchandises émotionnelles est indéniablement possible, on voit que la route à parcourir est encore longue.

[Lucien Derainne](#)

Eva Illouz, *Les Émotions contre la démocratie*, Frédéric Joly (trad.), Paris, Premier Parallèle, 2022.

Cet essai part du constat que les courants populistes qui fleurissent aujourd'hui dans les démocraties exploitent une série de contradictions logiques. Ils promeuvent à la fois une défiance envers l'État et une identification à la figure du dirigeant. Ils prétendent défendre les plus précaires mais privilégient dans les faits les élites néolibérales. Enfin, les populismes ont réussi à disqualifier la gauche, en accusant paradoxalement tous les courants critiques d'appartenir au « système ». Face à cette apparente absurdité, l'ouvrage refuse de céder au « désenchantement » pour privilégier plutôt « la clairvoyance » (p. 330-331).

# LETTRE DE LETHICA

Bulletin d'information des membres de l'Institut Thématique Interdisciplinaire : Littératures Éthique et Arts

21 Juin 2023 | NUMÉRO 10

Eva Illouz propose d'analyser les tendances populistes grâce au concept d'« idéologie faussée » (p. 13). Idéologie « faussée » et non pas « fausse » : le populisme prend appui sur une véritable expérience sociale et sur un malaise réel, mais en faussant cette expérience, il pousse ses partisans à prendre des postures qui vont à l'encontre de leur propre intérêt. Pour la sociologue, seules les *émotions* sont assez fortes pour motiver de telles actions contradictoires, à l'image du ressentiment sous l'effet duquel une partie de la population peut vouloir exercer une vengeance sociale, y compris au détriment de son propre bien-être.

Ces émotions, Eva Illouz propose de les modéliser sous la forme d'une « structure de sentiment » (p. 16) suivant un concept qu'elle emprunte à Raymond Williams. L'émotion, d'abord affect précognitif provoqué par une expérience sociale réelle, ne prend sens qu'une fois interprétée au moyen des discours et des imaginaires disponibles. Or le populisme ne cesse justement de produire des « narratifs » et des trames, relayés par les dirigeants et certains médias, lesquels finissent par donner un sens et une direction à cet affect. « Le populisme est une manière (souvent efficace) de recoder un malaise social » (p. 24), résume la sociologue. L'intérêt de ce cadre conceptuel est qu'il rend compte avec finesse de l'historicité des émotions, dont la signification sociale, toujours mouvante, résulte d'une lutte entre différents pouvoirs qui cherchent à agir sur sa « *directionnalité* » (p. 178, p. 182).

Après une introduction qui expose ce cadre théorique, Eva Illouz se penche sur le cas de la démocratie israélienne, habitée selon elle par quatre émotions qui constitueront les quatre chapitres de l'ouvrage : la peur, le dégoût, le ressentiment et l'amour de la patrie. À ce premier niveau, *Les émotions contre la démocratie* peut donc se lire comme une analyse des stratégies émotionnelles menées par le Likoud de Benyamin Netanyahu : l'assimilation progressive des populations arabes puis de la gauche à la figure du nazi, l'identification de la nation israélienne à la religion juive (qui n'empêche pas Netanyahu de nouer dans le même temps des relations avec des populistes antisémites comme Donald Trump), etc. Le livre déconstruit plus largement les discours émanant de la droite nationaliste israélienne dans sa variété, du Kach au Lehava en passant par le Shas ou l'Im Tirtzu.

À un second niveau de lecture, l'essai utilise le cas d'Israël pour parler plus généralement de la dérive populiste des démocraties à une échelle mondiale. La représentativité d'Israël, discutée p. 26-30, se révèle plus ou moins convaincante selon les thèmes abordés. Le chapitre sur la peur, qui réfléchit à la « sécurisation profonde » (p. 53) de la société, permettant aux dirigeants de justifier des mesures illibérales sous couvert d'un état d'urgence permanent trouve facilement des échos. De même, la magnifique analyse de l'usage de la victimisation par les dirigeants populistes, exposée dans le chapitre sur le ressentiment (p. 186-212), s'applique admirablement à des cas comme celui de Donald Trump. Eva Illouz montre que le ressentiment ne va pas seulement « de bas en haut » mais qu'il est manipulé par certaines élites auxquelles s'identifient des populations défavorisées. En revanche, le chapitre sur le dégoût s'avère moins convaincant. L'argument défendu, selon lequel la division pur/impur, instaurée par la religion, serait récupérée par le racisme semble peu éclairant pour comprendre un populisme comme celui qui se développe en France (ainsi que le reconnaît d'ailleurs la sociologue elle-même p. 138). Les extraits d'entretiens et les citations tirées d'internet, instructives dans le reste de l'ouvrage, tendent d'ailleurs dans ce deuxième chapitre au manichéisme (voir p. 110).

L'ouvrage se conclut par un appel à redéfinir les « émotions de la société décente ». Contrairement à Martha Nussbaum qui, dans *Les émotions démocratiques*, défendait le rôle de l'amour et de la compassion pour refonder le lien social, Eva Illouz inclut l'amour parmi les



# LETTRE DE LETHICA

Bulletin d'information des membres de l'Institut Thématique Interdisciplinaire : Littératures Éthique et Arts  
21 Juin 2023 | NUMÉRO 10

quatre émotions anti-démocratiques qu'elle déconstruit. La conclusion fait plutôt l'éloge d'une forme renouvelée de *fraternité*, expurgée de la métaphore familiale critiquée dans le quatrième chapitre, mais rattachée à l'universalisme. Ces perspectives finales, un peu vagues, valent surtout par les analyses qui précèdent et dont l'éclairage aide à saisir les évolutions politiques actuelles.

[Lucien Derainne](#)

## DOSSIER SUR LA CONSOLATION

La société de consommation, jadis analysée par Jean Baudrillard, se ferait-elle aujourd'hui société de consolation ?

À l'heure où l'on investit de plus en plus souvent la littérature et les arts d'une fonction thérapeutique, tandis que se multiplient les témoignages personnels sur divers traumatismes vécus, et que les ouvrages d'auto-traitement (« self help ») constituent un marché éditorial florissant, avec des collections dédiées nous aidant à « faire face » ou à « guérir » de divers maux, la question mérite assurément d'être posée. Pour y répondre, et pour comprendre comment ce biais de la consolation permet tout à la fois de relire et de relier la littérature à nos préoccupations contemporaines, nous avons donc passé en revue quelques-unes de ces productions critiques, ainsi que certains récents best-sellers de cette littérature consolatoire – qui n'est effectivement pas dépourvue d'enseignements.

Anthony Mangeon

Christophe André, *Consolations. Celles que l'on reçoit et celles que l'on donne*, Paris, L'Iconoclaste, 2022.

Le psychiatre Christophe André, auteur d'une trentaine de livres sur le bonheur, sur la méditation ou sur l'estime de soi, aborde ici le thème en demi-teinte de la consolation. Comme les précédents, l'ouvrage s'adresse au grand public par son style, simple et émouvant, et par l'exposé d'une sagesse tirée aussi bien de l'expérience professionnelle de l'auteur que de ses conversations ou de ses lectures. Trois chemins sont proposés au lecteur puisqu'il s'agit tout à la fois d'« un livre sur la consolation », d'un livre pour apprendre à consoler et d'« un livre consolateur » (p. 14).

Cet essai est d'abord une réflexion sur la consolation. Sans prétendre fournir une analyse universitaire du concept, l'auteur apporte des précisions sur ce que recouvre le terme. La consolation est d'abord distinguée de la *guérison* au motif que le consolateur ne prétend pas résoudre la cause du problème qui affecte l'individu mais seulement apaiser sa souffrance ou alléger sa peine. Cette distinction n'est pas absolue car la consolation répare bel et bien quelque chose (le lien social, l'*allant* de l'individu, ...) mais elle signifie que cette « pratique d'humanité » garde tout son sens dans les situations où la souffrance provient d'un fait irrémédiable (décès, maladie incurable, etc.). La consolation se distingue aussi du *réconfort* par son action sur le long terme, la parole consolatrice ayant souvent un effet bien après le moment où elle est énoncée. Une fois ces précisions apportées, Christophe André parcourt les différentes sources de la consolation : consolation par autrui, autoconsolation, consolation par la nature. De nombreuses pages sont consacrées aux livres, ces « consolations de papier ». L'ouvrage est emmaillé de citations littéraires très bien choisies (dont cette belle réflexion d'Emmanuel Carrère, dans *Yoga*, citée p. 130 : « Quand ça va bien, je m'attends à ce qu'à un moment ou à un autre ça aille mal – en quoi j'ai raison –, alors que quand ça va mal je n'arrive pas à croire qu'à un moment ou à un autre ça va aller bien – en quoi j'ai tort »). L'auteur loue le talent consolateur de plusieurs écrivains comme Montaigne ou George Sand mais n'hésite pas non plus à émettre des doutes sur l'efficacité de telle *Consolation* de François de Malherbe

# LETTRE DE LETHICA

Bulletin d'information des membres de l'Institut Thématique Interdisciplinaire : Littératures Éthique et Arts

21 Juin 2023 | NUMÉRO 10

(p. 155) ou sur le risque qu'il y aurait à magnifier la figure de « l'inconsolé » comme dans le poème de Nerval, « El Desdichado » (p. 177). Ces réflexions apportent des éléments intéressants à une réflexion sur la bibliothérapie, par la distinction entre guérison et consolation qui permettrait de mieux circonscrire la sphère d'action du littéraire dans le processus de soin, et par quelques observations originales comme le fait que la lecture nous aide à mieux décrire nos ressentis personnels, ce qui joue un rôle dans la consolation (p. 215). À un deuxième niveau, l'ouvrage de Christophe André peut se lire comme un manuel pour apprendre à consoler – mais également pour apprendre à être consolé. Certes, l'auteur montre que la consolation ne peut être réduite à une « stratégie » ou à un savoir-faire mais qu'elle est aussi une tendance naturelle de l'humain, à l'image de ces enfants qui offrent un jouet à leur camarade qui pleure (p. 86). L'ouvrage dispense néanmoins quelques conseils au consolateur (p. 147-148), souligne l'importance du *kairos* – l'art grec de saisir l'occasion et de faire les choses dans les temps –, prévient les maladresses possibles, et oppose aux « trois inévitables » (p. 36) (souffrir, vieillir, mourir) les « quatre indispensables A » (p. 23) (affection, attention, action, acceptation). C'est donc à un art de *faire cas* et de *prendre soin* que le psychiatre entend initier son lecteur. Les questions éthiques que pose ce geste, en revanche, ne sont effleurées que ponctuellement (peut-on mentir pour consoler ? p. 27 ; le malheur des autres est-il consolant ? p. 119).

Enfin, *Consolations* assume d'être lui-même un « livre consolateur ». Tout au long des pages, le lecteur rencontre ainsi des « encadrés » racontant des anecdotes émouvantes ou des aveux autobiographiques, des « vrac consolatoires » recueillant des maximes apaisantes, des copies de lettres adressées à des lecteurs. On peut aussi saluer les nombreuses métaphores ou apologues visant à « remettre l'âme dans la bonne direction » (p. 192) comme l'idée, joliment formulée, qu'il faut, dans un deuil, « traverser le rideau de la tristesse » pour « aller vers les souvenirs heureux » (p. 47). Le graphisme très soigné du livre appuie cette expérience de lecture.

Déjà traduit en quatre langues, disponible en livre audio ou en « beau livre » illustré de tableaux, *Consolations* s'inscrit dans un très fort courant de la librairie actuelle, composé de livres qui visent, sinon à « réparer le monde » comme le montre Alexandre Gefen, du moins à consoler leurs lecteurs. Le style de Christophe André a d'ailleurs des ressemblances avec celui de romans populaires récemment parus sur les mêmes thèmes comme *Changer l'eau des fleurs* (2019) de Valérie Perrin. Il ne faut pas oublier que cette mode de la littérature thérapeutique n'est pas innocente, et qu'elle répond à des enjeux idéologiques et économiques précisément critiqués par Eva Illouz dans ses essais sur les « marchandises émotionnelles » ou dans son livre co-écrit avec Edgar Cabanas, *Happycratie*. Mais tout en gardant une vigilance critique sur le remplacement progressif du politique par le thérapeutique dans nos sociétés, force est de constater, à la lecture, que *Consolations* est un livre qui fait du bien et qui en fera sans doute à de nombreux lecteurs.

[Lucien Derainne](#)

Eva Bester, *Remèdes à la mélancolie (Films, chansons, livres... - La consolation par les arts)*, Éditions Radio France/ Éditions Autrement, 2016.

Quels remèdes peut-on apporter à la mélancolie ? C'est la question que pose Eva Bester dans un livre qu'elle veut « consolatoire », tiré de l'émission « Remèdes à la mélancolie », qu'elle a

Ce travail s'inscrit dans le cadre de l'Institut Thématique Interdisciplinaire LETHICA du programme ITI 2021-2028 de l'Université de Strasbourg, du CNRS et de l'Inserm. Il a bénéficié du soutien financier de l'IdEx Unistra (ANR-10-IDEX-0002), et du/de(s) financement(s) au titre du programme d'Investissements d'Avenir dans le cadre du/des projet(s) SFRI-STRAT'US (ANR-20-SFRI-0012).  
This work of the Interdisciplinary Thematic Institute LETHICA, as part of the ITI 2021-2028 program of the University of Strasbourg, CNRS and Inserm, was supported by IdEx Unistra (ANR-10-IDEX-0002), and by SFRI-STRAT'US project (ANR-20-SFRI-0012) under the framework of the French Investments for the Future Program.

27

<https://lethica.unistra.fr>

# LETTRE DE LETHICA

Bulletin d'information des membres de l'Institut Thématique Interdisciplinaire : Littératures Éthique et Arts

21 Juin 2023 | NUMÉRO 10

animée sur France Inter pendant huit ans, de 2013 à 2021. Le principe de l'émission est simple : Eva Bester demande à un invité, auquel elle a soumis au préalable un questionnaire par écrit, de lui suggérer une dizaine de remèdes, dans diverses catégories (livres, films, musiques, mais aussi activités, idées, ou citations...). Le temps de l'émission est consacré à une discussion autour de ces objets.

Productrice et présentatrice de l'émission, Eva Bester a, auparavant, travaillé pour divers programmes, notamment pour France Culture et pour Arte. Comme elle l'écrit en introduction, si elle s'érige – pour son émission mais également pour le livre qu'elle en tire – en spécialiste de la mélancolie, c'est d'abord en tant que « première concernée ». Le livre est d'ailleurs dédié « à tous les mélancoliques », et il est pensé comme une discussion amicale, d'une mélancolique à tous les autres. En ce sens, l'ouvrage pourrait sembler appartenir à la catégorie du « self-help » : la première partie, dédiée à l'histoire et à la définition de la mélancolie, aiderait ainsi à mieux comprendre ce mal dont, nous dit la journaliste, nous sommes tous un jour ou l'autre affectés. La deuxième partie est quant à elle consacrée aux remèdes (sérums littéraires ; antidotes musicaux ; onguents filmiques ; activités anti-spleen ; idées consolatoires ; à manger, à boire ; ce qui fait rire ; citations béquilles ; les choses à éviter), et l'on suit, de chapitre en chapitre, toujours à peu près le même schéma : la suggestion de l'invité et ce qu'il en a dit, ce qu'en a pensé la journaliste, et, éventuellement, une anecdote ou un complément d'information sur l'objet choisi. La troisième partie enfin, intitulée « annexes », comporte les remèdes qui n'ont pas trouvé place dans les précédentes catégories, à savoir ceux de la journaliste elle-même, ainsi qu'une catégorie « arts visuels », placée là parce que le livre étant publié sans images, Eva Bester n'a pas jugé judicieux d'intégrer cette catégorie dans la partie précédente. Cette troisième partie, patchwork de remèdes un peu désordonné, reflète en fait assez bien l'ensemble du livre. Nous sommes avertis dès l'introduction : le but de la journaliste, dans sa vie comme dans ce livre, est simplement d'arriver à « composer un pot-pourri convenable, supportable de ce qu'on qualifie de bon et de mauvais dans l'existence ».

Si la journaliste consacre une partie entière à l'appréhension de ce qu'est la mélancolie, on peut donc regretter qu'elle ne s'intéresse pas à la définition du « remède » ; cet ouvrage-là est en effet une suite de remèdes de grand-mère, chaque invité offrant et partageant les objets qui, au quotidien, fonctionnent pour lui et le consolent. Le livre se veut d'ailleurs résolument subjectif. Toujours en introduction, l'autrice annonce : « n'étant pas philosophe ou critique d'art, mes commentaires sont donc à prendre comme ceux d'une amie qui vous conseillerait des choses à lire ou à voir au cours d'un déjeuner informel. » Pas de réflexion philosophique sur la nature de la mélancolie ou de la consolation, donc, mais plutôt, pour accompagner les propos de ses invités, des citations, remarques, observations glanées au gré de ses lectures sur la mélancolie. Le ton, quant à lui, se veut familier et pédagogue ; de ce fait, nous avons souvent l'impression que l'on s'adresse à nous en mineurs, comme par exemple lorsque l'on nous explique que « les aléas sont des sales types ». Là encore, on peut s'interroger sur cette technique du pot-pourri où, dans la liste des fameux aléas, la solitude et la haine se retrouvent sur le même plan que l'« odeur de salsifis ». Il en va un peu de même des remèdes proposés, où une définition passionnante de la mélancolie comme « ADN de notre tristesse » proposée par Céline Sciamma voisine avec les remarques fort peu délicates d'un Frédéric Beigbeder, qui dit adorer « se vautrer dans les lamentations. » Enfin, la journaliste ajoute qu'elle a choisi elle-même les remèdes qu'elle a préférés parmi ceux proposés par les invités. Le livre est donc construit sur un double biais, celui de ses invités et

# LETTRE DE LETHICA

Bulletin d'information des membres de l'Institut Thématique Interdisciplinaire : Littératures Éthique et Arts

21 Juin 2023 | NUMÉRO 10

le sien propre, qui n'est pas des moindres, puisqu'elle part du principe que la vie est une suite « de déceptions, de cruautés, de bruits et de vulgarité ». On en vient à se demander quelle consolation peuvent vraiment apporter à un inconnu ces objets singuliers choisis par les invités qui, comme ils l'expliquent d'ailleurs très bien au cours de l'émission, les sélectionnent moins pour leur contenu consolatoire que pour les souvenirs précis – d'une période de leur vie, d'un être cher, d'une sensation – qu'ils éveillent en eux, quand nous n'avons pas carrément à faire à des torpilleurs en chef, tel Denis Lavant qui s'ingénie à proposer des œuvres toutes plus sinistres les unes que les autres.

Malgré ces réserves, l'ouvrage, par sa nature même de miscellanées, offre parfois au détour de certaines pages de très belles et très profondes réflexions sur la mélancolie et la consolation. Si la petite histoire de la mélancolie que nous propose Eva Bester en première partie assume à la fois sa légèreté et sa subjectivité, elle pose tout de même les grands jalons de l'histoire de la mélancolie en Occident, un peu à la façon d'une « histoire de la mélancolie pour les nuls ». Dans la deuxième partie, le chapitre sur les conseils littéraires nous réserve – grâce aux choix éclectiques des invités –, des conseils qui sortent de l'ordinaire (d'une biographie de Pierre Tilman sur Robert Filliou à l'intégrale de l'œuvre de Mervyn Peake). Ce chapitre, qui comprend les propos des invités sur le livre choisi, une fiche quasiment sainte-beuvienne de la journaliste, mêlant éléments biographiques et remarques sur le style de l'auteur, et une note pour ajouter des précisions (ouvrages du même auteur, anecdotes...), ainsi que parfois, un extrait du livre choisi, se rapproche à bien des égards de la bibliothérapie : il ne s'agit plus de lire un livre sur la mélancolie pour guérir de sa propre mélancolie, mais bien, en allant piocher dans des ouvrages extrêmement divers grâce à la médiation d'un tiers, de découvrir des « compagnons de route » (Vimala Pons), des « amis » (Irène Jacob) avec lesquels cheminer. Le chapitre sur les « activités anti-spleen », qui s'apparente plutôt à des bribes ou à des récits de vie, est souvent jubilatoire ; on pense notamment au paragraphe sur les marches et les balades, occasion de véritables méditations poétiques de la part d'invités comme Arthur H, Richard Peduzzi ou encore Nicole Caligaris. À noter également, dans les « idées consolatoires », autre chapitre de la partie « Remèdes », une passionnante leçon de la philosophe Danièle Cohn, qui nous parle de l'injonction au rire chez Nietzsche (« il faut aller chercher le rire »).

En réunissant les propos de ses différents invités, Eva Bester tient finalement son pari : tenter de mieux comprendre ce que serait la mélancolie, mal individuel, afin d'en donner une approche en ronde bosse, et de s'essayer à un partage d'expérience. La consolation, dans ce cas, passe en grande partie par le fait de savoir que l'on n'est pas seul dans sa mélancolie. En ce qui concerne le choix des objets à partager, après avoir constaté que le spleen s'épanouit dans la solitude et l'oisiveté, et que la consolation se trouve elle dans l'art et le partage, la journaliste se place sous la double tutelle de Schopenhauer (« l'homme trouvera quelques répits dans l'art, que Schopenhauer considère comme une illusion consolatrice ») et de Nietzsche (« L'art et rien que l'art ! Il est le grand facilitateur de la vie, le grand séducteur de la vie, le grand stimulant de la vie. »). Si le constat est simple, certains des remèdes – comme d'ailleurs les remèdes de grand-mère – restent étrangement efficaces.

[Kenza Jernite](#)

# LETTRE DE LETHICA

Bulletin d'information des membres de l'Institut Thématique Interdisciplinaire : Littératures Éthique et Arts  
21 Juin 2023 | NUMÉRO 10

Chamfort, *La pensée console de tout*, présenté par Frédéric Schiffter, Paris, GF, 2014.

« La pensée console de tout, et remédie à tout. Si quelquefois elle vous fait du mal, demandez-lui le remède du mal qu'elle vous a fait, et elle vous le donnera » (« Maximes générales », §XIX). C'est cette remarque de Chamfort, où l'on reconnaît, chez ce bon lecteur de Rousseau, la dialectique du « remède dans le mal », que les éditions Garnier-Flammarion ont choisi de placer en exergue de l'édition, parue en 2014, du plus célèbre ouvrage de l'écrivain. Que l'on ne s'y trompe pas : sous ce titre en forme d'aphorisme, c'est une simple réédition des *Maximes et réflexions* (1795) qui est proposée au public, dépourvue d'autre appareil critique qu'une brève préface signée par Frédéric Schiffter. Faut-il dès lors penser que ce titre a d'abord été retenu pour des raisons commerciales, dans une collection dont le propos est de publier des « classiques décalés et décapants », au nombre desquels *De l'inconvénient d'avoir trop d'amis* de Plutarque ou *Résolutions pour l'époque où je deviendrai vieux* de Swift ? Sans doute, mais il n'en demeure pas moins qu'un tel titre, outre qu'il permet un jeu suggestif avec le sens générique du mot *pensée* (Chamfort est auteur de « Pensées morales », chap. 5), invite de façon féconde à considérer l'œuvre du moraliste sous le prisme de la consolation.

Car s'il serait abusif de tenir la consolation pour un des principaux sujets d'investigation de Chamfort (il n'en est d'ailleurs presque pas question dans l'introduction de Frédéric Schiffter), le moraliste développe néanmoins des réflexions sur le paradoxe du discours consolatoire. Au paradigme du « remède dans le mal » répond, dans la remarque XCVIII, une dialectique voisine, selon laquelle société et nature sont tour à tour source de mal et de consolation : « Telle est la misérable condition des hommes, qu'il leur faut chercher, dans la société, des consolations aux maux de la nature, et dans la nature, des consolations aux maux de la société ». L'écriture moraliste tend vers l'autoportrait lorsque Chamfort, relevant les « contrastes apparents » entre sa vie et ses principes, confie : « les lettres sont presque ma seule consolation, et je ne vois point de beaux esprits, et ne vais point à l'Académie » (§CCCXXXV). Enfin, ce n'est pas le moindre intérêt des réflexions de Chamfort sur la consolation que de se situer, plus d'une fois, sur un terrain politique et social. Ainsi d'une remarque où la consolation par la pensée passe pour être surtout le fait des moins nantis : « il me semble qu'à égalité d'esprit et de lumières, l'homme né riche ne doit jamais connaître aussi bien que le pauvre, la nature, le cœur humain et la société. C'est que dans le moment où l'autre plaçait une jouissance, le second se consolait par une réflexion » (CCXXX). On retiendra surtout une réflexion sur le pouvoir lénifiant de la consolation, lorsqu'elle rime avec résignation : « presque toute l'histoire n'est qu'une suite d'horreurs. Si les tyrans la détestent, tandis qu'ils vivent, il semble que leurs successeurs souffrent qu'on transmette à la postérité les crimes de leurs devanciers, pour faire diversion à l'horreur qu'ils inspirent eux-mêmes. En effet, il ne reste guère, pour consoler les peuples, que de leur apprendre que leurs ancêtres ont été aussi malheureux, ou plus malheureux ». Consoler le peuple, en insistant complaisamment sur l'atemporalité du mal, n'est-ce pas le détourner des tentations d'émancipation ?

Cette remarque est tirée du dernier chapitre de l'ouvrage, « De l'esclavage et de la liberté. De la France avant et après la Révolution », où le républicanisme de Chamfort transparait pleinement. L'alternative entre régime aristocratique et régime démocratique est présentée en termes éloquentes : « Moi, tout ; le reste, rien. Voilà le despotisme, l'aristocratie et leurs partisans. – Moi, c'est un autre ; un autre, c'est moi ; voilà le régime populaire et ses partisans. Après cela, décidez. » (DXVIII). En amont même de ce chapitre, on pouvait lire des réflexions

# LETTRE DE LETHICA

Bulletin d'information des membres de l'Institut Thématique Interdisciplinaire : Littératures Éthique et Arts

21 Juin 2023 | NUMÉRO 10

sur l'iniquité de l'ordre social : « N'est-ce pas une merveille que la société subsiste avec la convention tacite d'exclure du partage de ses droits les dix-neuf vingtièmes de la société ? » (CCXXXVI). Le lectorat actuel pourra apprécier la modernité d'un auteur qui allie la finesse acérée des moralistes classiques à la véhémence de la critique sociale. « Misanthrope et révolutionnaire... Bel oxymore », résume à cet égard Frédéric Schiffter (p. 16). Moderne, l'écrivain ne l'est en revanche guère dans ses maximes sur les femmes et l'amour, recueillies dans le chapitre 6, qui ne s'émancipent pas des poncifs misogynes.

Le regard volontiers critique que porte Chamfort sur l'éthos et l'héritage moralistes donne lieu à de suggestives réflexions. Ainsi quand il partage les moralistes en deux classes, inégalement représentées (§XIV), ou quand il médite de façon paradoxale sur « l'inutilité de tous les livres de morale » (XV) ou commente les déclarations de ses prédécesseurs et les contresens dont elles ont pu faire l'objet (le chapitre « De la grandeur » de Montaigne dans la remarque CCXXII). On peut, enfin, insister sur la façon dont Chamfort sourit des travers de ses semblables au lieu de seulement les déplorer. C'est sur cet humour de l'auteur que met l'accent la citation retenue en quatrième de couverture : « la plus perdue de toutes les journées est celle où l'on n'a pas ri » (LXXX). Est-ce une consolation par le rire qui s'ébauche parfois chez Chamfort ? Citons la remarque CCXXIX : « En voyant ce qui se passe dans le monde, l'homme le plus misanthrope finirait par s'égayer, et Héraclite par mourir de rire ».

[Nicolas Fréry](#)

Michaël Fœssel, *Le Temps de la consolation*, Seuil, coll. « Essais », 2015.

« La philosophie moderne a abandonné la consolation, d'une part à la religion, de l'autre à la psychologie » (p. 11). C'est en dépit du discrédit philosophique dont la modernité a frappé la pratique consolatoire, soupçonnée d'être anachronique sinon stérile, que Michaël Fœssel entend penser la consolation à partir des instruments de la philosophie. Non que son propos soit de renouer avec la vocation consolatrice dont était investie la philosophie selon Platon, les stoïciens et plus encore Boèce. L'auteur soutient en revanche que la consolation est non seulement un sujet d'investigation philosophique majeur, mais, bien plus, que certaines « catégories maîtresses » de la philosophie témoignent, au prix d'inflexions subtiles, d'une paradoxale « permanence » du projet consolatoire (p. 218). En déjouant dès l'introduction le piège des injonctions au deuil réussi, qui ravalerait la perte au statut de non-événement, l'auteur propose une passionnante enquête sur des affects (le chagrin, le deuil, ce revers de la consolation qu'est la *désolation*), sur des pratiques (philosophiques, littéraires, sociales), sur des figures (l'inconsolé, qui reste en droit réceptif au discours consolatoire ; l'inconsolable, qui – à l'instar d'Électre ou Niobé – rejette tout ce qui le détournerait de l'affliction).

La bipartition de l'ouvrage découle naturellement du constat initial : « l'abandon par le savoir moderne du projet de consoler », qui constitue un « événement philosophique à part entière » (p. 162). Après avoir rendu compte, dans leur grandeur et leurs paradoxes, des théories anciennes de la consolation, l'auteur analyse le malaise dans la consolation qui force les Modernes à inventer de nouvelles ressources pour affronter la désolation. Michaël Fœssel défend en effet l'historicité du concept de consolation, même s'il reconnaît la difficulté qu'il y aurait à dater la rupture entre le discours, hérité de l'Antiquité, qui célèbre les pouvoirs consolateurs de la raison, et le discours moderne qui tient les consolations d'autrefois pour

# LETTRE DE LETHICA

Bulletin d'information des membres de l'Institut Thématique Interdisciplinaire : Littératures Éthique et Arts

21 Juin 2023 | NUMÉRO 10

inopérantes (p. 166). Comment la perte dont le sujet peine à se consoler a-t-elle pu aussi devenir celle de l'idéal de consolation lui-même ?

La première partie s'intitule « Grammaire », au sens où la consolation, qui fut un genre littéraire et philosophique à part entière, obéissait à des codes rhétoriques spécifiques. Ces pages donnent lieu à de belles réflexions sur l'acte consolateur comme « acte social » (p. 48) ou sur le rapport au temps (choix du moment opportun, vertu de l'écoulement temporel, articulation entre temps intime et temps social) induit par le discours de consolation. On retiendra l'une des thèses fortes de l'ouvrage, à savoir le fonctionnement *métaphorique* de la consolation. L'auteur, en s'appuyant sur les travaux de Ricœur, soutient que la consolation, comme la métaphore, fraie une voie entre « le sens littéral de la souffrance » et « un autre sens qui doit permettre au malheureux d'établir un rapport inédit avec lui-même » (p. 87). La consolation vise à superposer plusieurs univers référentiels de façon à éclairer l'expérience – ici l'expérience de la souffrance – sous un jour nouveau. Si la deuxième partie commence par porter sur la « parole perdue », c'est au double sens du mot : discours et promesse. Après avoir envisagé les opérateurs modernes de la consolation que sont le *progrès* (notamment dans la philosophie kantienne de l'histoire) et la *représentation* (au sens de suppléance qui à défaut de rendre effectivement l'objet perdu le restitue symboliquement), l'auteur introduit en fin d'ouvrage un concept qu'il distingue de la consolation : celui de *réconciliation*. Dans la mesure où la réconciliation serait « le projet philosophique, mais aussi politique, de triompher de ce que l'on a perdu » (p. 268), elle propose, en évitant l'écueil de la résignation, une autre façon de s'assimiler la perte.

Le penseur par excellence de la réconciliation est Hegel, auquel une partie du dernier chapitre est consacré. De façon plus large, on peut apprécier la diversité du compagnonnage philosophique dans cet essai qui articule philosophie générale et histoire de la philosophie. Spécialiste de Kant, Michaël Foessel s'attarde sans surprise sur le statut consolateur de l'espérance rationnelle dans la *Critique de la raison pratique* et *L'Idée d'une histoire universelle*. Il s'appuie sur Blumenberg, « un des rares penseurs contemporains à prendre la consolation au sérieux » (p. 10) et commente, pour opposer consolation et guérison, telle phrase inspirante de Simmel sur la consolation qui « laisse certes subsister la souffrance, mais supprime pour ainsi dire la souffrance de la souffrance, n'atteint pas le mal lui-même, mais son reflet dans l'instance la plus profonde de l'âme » (p. 45). Peut-être peut-on ponctuellement discuter certaines lectures : il est douteux que, chez Pascal, « l'individu se divertit pour autant qu'il refuse de s'envisager comme un être inconsolable » (p. 139), dans la mesure où le sujet qui fuit dans l'extériorité est inconscient des raisons profondes qui lui font rechercher le tracas plutôt que le repos.

L'ouvrage comporte de suggestifs « intermèdes », centrés en large partie sur des figures mythologiques et littéraires : Électre, Niobé, Faust. La part des œuvres littéraires, de façon générale, est grande, qu'il s'agisse de textes canoniques (la « Consolation à Du Périer » de Malherbe) ou moins attendus. Les analyses de l'auteur peuvent trouver une résonance dans la mémoire livresque de ses lecteurs : on pense à Andromaque, grande figure d'inconsolable chez Virgile, Racine et Baudelaire ; à propos de « l'inconsolable qui rêve d'un temps statique dans l'existence, ce qui lui donne l'aspect d'un mort qui serait survécu » (p. 81), il est loisible de songer à Miss Havisham, qui dans *De Grandes Espérances* fait arrêter toutes les horloges à l'instant précis où son cœur s'est brisé. La page saisissante où Céline pastiche la lettre de consolation envoyée par Montaigne à sa femme est commentée, et fait même office de pivot entre la première et la deuxième partie de l'ouvrage, bien que les



# LETTRE DE LETHICA

Bulletin d'information des membres de l'Institut Thématique Interdisciplinaire : Littératures Éthique et Arts  
21 Juin 2023 | NUMÉRO 10

analyses de Michaël Fœssel sur la prétendue « fraternité dans l'impuissance » des deux auteurs (p. 169) soient discutables – et aient été discutées par Jean Vignes (*Exercices de rhétorique*, « Sur la consolation », 2017). Au-delà de ces références, l'auteur de ce beau livre donne plus largement à penser sur les pouvoirs de la littérature. Outre qu'il envisage la consolation sur le modèle de la métaphore, il insiste en effet dans le dernier chapitre, en se réclamant de Karen Blixen citée par Hannah Arendt, sur la valeur consolatrice du récit, qui « met la tristesse en intrigue » : « en proposant une narration de ce qui semble figé hors du temps, le consolateur invite son destinataire à fictionnaliser sa propre existence, et cela jusqu'au point où son présent ne lui apparaîtra plus comme une fatalité, mais comme une variante réalisée au milieu d'une multitude d'autres possibles » (p. 295).

[Nicolas Fréry](#)

Anne-Dauphine Julliard, *Consolation*, Les Arènes, 2020 / Guy Saint-Jean Éditeur 2021.

Dans *Consolation*, récit de vie autant qu'essai sur la souffrance et les multiples manières qu'il peut y avoir de s'y confronter, Anne-Dauphine Julliard revient sur la maladie, puis la mort de ses deux filles, atteintes d'une maladie neuro-dégénérative héréditaire. Au cours de ce texte – hybride entre récit de vie et essai – l'autrice, en partageant avec ses lecteurs des réflexions, des souvenirs, des lectures ou des mots qui l'ont accompagnée au cours de cette épreuve, tente d'appréhender ce que signifie pour elle la consolation.

*Consolation* constitue le troisième essai qu'Anne-Dauphine Julliard consacre à ces sujets ; dans *Deux petits pas sur le sable mouillé*, sorti en 2011 et dans *Une journée particulière*, sorti en 2015, elle raconte la vie, la maladie et la mort de sa fille Thaïs, emportée à trois ans par la maladie. Anne-Dauphine Julliard a également réalisé un long-métrage, *Et les mistral gagnants*, sortis en 2017 et qui suit le quotidien de cinq enfants atteints de pathologies graves. Au moment où elle écrit *Consolation*, l'essayiste réfléchit donc depuis plus de dix ans à la question de la souffrance et de la maladie ; comme elle le rappelle dans son plus récent ouvrage, elle est également habituée à témoigner, sillonnant la France pour partager son expérience du deuil et de sa traversée.

*Consolation* – écrit après le décès de leur seconde fille, Azylis, morte en 2017 d'une leucodystrophie métachromatique – est un essai nourri de ces années de réflexion, mais aussi d'échanges avec d'autres endeuillés ayant vécu des épreuves similaires et partagé avec l'autrice, après la sortie de ses précédents livres, leurs propres expériences sur la maladie et la mort. Composé de vingt-six chapitres, d'abord très courts, puis qui prennent peu à peu plus d'ampleur, l'essai apparaît, au fil des pages, comme une véritable méditation sur le deuil. Presque tous les chapitres sont construits de la même manière : l'évocation, ou bien directement, ou bien à travers un souvenir ou une anecdote, d'une forme de souffrance spécifique liée à la maladie et à la mort de ses deux filles ; un réflexion sur ce que l'autrice a ressenti à l'époque, mais également sur ce qui lui a apporté, à chaque étape, du réconfort ; un paragraphe final qui à chaque fois tente de donner aux lecteurs un nouvel éclairage sur ce que pourrait être une définition appropriée de la consolation. Ce faisant, Anne-Dauphine Julliard nous offre un livre d'une grande justesse ; elle répond, chapitre après chapitre, à toutes les questions qu'elle s'est posée, à toutes les questions qui lui ont été posées aussi.

Ce travail s'inscrit dans le cadre de l'Institut Thématique Interdisciplinaire LETHICA du programme ITI 2021-2028 de l'Université de Strasbourg, du CNRS et de l'Inserm. Il a bénéficié du soutien financier de l'IdEx Unistra (ANR-10-IDEX-0002), et du/de(s) financement(s) au titre du programme d'Investissements d'Avenir dans le cadre du/des projet(s) SFRI-STRAT'US (ANR-20-SFRI-0012). 33  
This work of the Interdisciplinary Thematic Institute LETHICA, as part of the ITI 2021-2028 program of the University of Strasbourg, CNRS and Inserm, was supported by IdEx Unistra (ANR-10-IDEX-0002), and by SFRI-STRAT'US project (ANR-20-SFRI-0012) under the framework of the French Investments for the Future Program.

<https://lethica.unistra.fr>

# LETTRE DE LETHICA

Bulletin d'information des membres de l'Institut Thématique Interdisciplinaire : Littératures Éthique et Arts

21 Juin 2023 | NUMÉRO 10

Mais il y a cela d'appréciable dans ses réponses qu'elles sont déjà le fruit d'une lente et profonde élaboration ; l'auteur revient sur ses réactions immédiates, sur des pensées qu'elle regrette, pour ne retenir que ce lui paraît le plus consolatoire.

Dans les six premiers chapitres, à la fois les plus poignants et les plus justes, Anne-Sophie Julliard, dans un style d'une grande sobriété, narre l'épreuve même de la mort de ses deux filles, en refaisant avec ses lecteurs le chemin de la souffrance. De l'annonce de la maladie à sa réaction puis à celle de ses proches, elle pose un des constats sur lesquels le livre se fonde : une telle souffrance n'est pas partageable, et il est impossible de la mettre en mots. En revanche, en choisissant les bonnes images, des souvenirs précis, des métaphores appropriées, elle propose aux lecteurs de s'en faire une image, qu'elle ne veut ni rassurante, ni repousser ; il importe pour elle de la replacer dans le champ des expériences auxquelles chaque être humain sera un jour confronté. Dans la deuxième partie de son essai, l'auteur se place désormais sur un autre registre, en partant d'un nouveau postulat : s'il est impossible de décrire sa souffrance, il lui est possible, à partir de son expérience vécue, de prodiguer des conseils à celles et ceux qui entourent la personne en deuil. On retiendra au chapitre huit la métaphore filée de la consolation comme pas de danse ou comme spectacle de théâtre, où il s'agit de trouver la distance juste avec son partenaire. Suivent ensuite deux courts chapitres qui proposent une réflexion sur la place – ou plutôt sur l'absence de place – qui est faite au deuil dans nos sociétés contemporaines. L'auteur reprend alors des observations souvent faites par les spécialistes de ces questions : le deuil manque non seulement d'espace pour se dire, à une époque où l'on cache la mort, mais également de temps pour se faire, alors qu'il est désormais rationalisé en étapes. La dernière partie de l'essai est celle qui se concentre sur la consolation, des premiers instants de bonheur retrouvé, parfois plus difficiles à accepter par ceux qui l'entourent que par la personne en deuil, l'importance de parler des disparus, la nécessité d'être étreinte. L'auteur reprend alors plusieurs des conseils qu'elle a donnés précédemment, en donnant des exemples de sa propre vie, pour illustrer en quoi certains gestes l'ont aidée ; elle salue notamment le travail exemplaire des soignants – en particulier des infirmières et aide-soignantes – qui les ont accompagnés avec beaucoup de tact dans l'épreuve. Les derniers chapitres de cette partie sont quant à eux consacrés à la foi. Aux pires moments, ceux de la mort de ses filles, l'auteur raconte avoir été submergée par un amour plus grand qu'elle : « dans mon inaccessible solitude intérieure, j'ai eu le sentiment d'être rejointe au cœur de ma souffrance et gagnée par un amour inégalé. Alors que l'horizon se recouvrait du manteau du deuil et que mon cœur se déchirait, j'ai ressenti un amour infini contenir ma plaie. Et tout au fond de moi résonnait cette consolation : "Je suis là. Et je t'aime." Alors mon âme s'est apaisée. » Elle propose alors une nouvelle définition de la consolation, qui devient un « amour sans condition et sans limites ». À partir de cette nouvelle définition, les trois derniers chapitres sont consacrés à l'acceptation de la souffrance, et au chemin vers une paix intérieure retrouvée.

On peut s'interroger sur la manière dont le livre est construit ; en effet, dès le premier chapitre, l'auteur annonce qu'en elle « cohabitent dans une parfaite harmonie la douleur et la paix. » La consolation y est déjà décrite comme une communion entre deux âmes. Ainsi, le livre ne présente pas un chemin de souffrance qui amène à la foi ; la foi, et la compréhension de la consolation comme certitude que nos peines seront toujours contenues dans un « amour infini », est en même temps à l'origine de l'écriture et ce qui la soutient. Comme le titre l'annonce, cet essai est ainsi moins un chemin vers la consolation qu'une méditation sur une consolation d'ores et déjà présente, à laquelle l'auteur nous engage à nous ouvrir.

# LETTRE DE LETHICA

Bulletin d'information des membres de l'Institut Thématique Interdisciplinaire : Littératures Éthique et Arts

21 Juin 2023 | NUMÉRO 10

[Kenza Jernite](#)

Frédérique Leichter-Flack, *Pourquoi le mal frappe les gens bien ?* Paris, Flammarion, 2023.

« Pourquoi le mal frappe les gens bien ? » La légère incorrection de ce titre, due à l'oubli concerté du redoublement du sujet attendu dans la phrase interrogative, mérite d'être prise au sérieux. Du dernier essai en date de Frédérique Leichter-Flack, désormais bien connue pour ses réflexions sur les rapports entre littérature et éthique, on pourrait en effet, en s'inspirant librement de la célèbre dédicace du *Petit Prince*, qu'il a été écrit pour les enfants – pour ceux que nous élevons et pour ceux que nous sommes parfois restés. Bien évidemment, il ne s'agit pas là d'un ouvrage qu'on classerait dans les rayons de littérature pour la jeunesse – et pourtant la sobriété du style, parfois proche d'une oralité élégante, rend la lecture de ce texte étonnamment aisée, en dépit de la complexité et de la gravité des thèmes évoqués, de la Shoah aux victimes des attentats du Bataclan en passant par les ravages provoqués par l'épidémie de Covid-19. Non, si *Pourquoi le mal frappe les gens bien ?* a été écrit pour les enfants, c'est d'abord parce que son point de départ de l'essai est le désespoir de l'un d'entre eux : celui de la fille de l'auteure, confrontée au collège à la lecture de « Coco » de Maupassant et profondément désemparée par la chute de cette nouvelle, où le vieux cheval meurt de faim, torturé par le jeune garçon qui avait été chargé de sa garde. Comment consoler un tel chagrin d'enfant ? Faut-il même chercher à le consoler ? Ou condamner la littérature qui le provoque ? Frédérique Leichter-Flack note d'emblée l'ambivalence du rôle de ces récits qui nous préparent au pire : « Car d'un côté, ces textes nous aident à affronter l'enjeu, à trouver des compromis acceptables, à mettre des mots sur les plaies à vif, en prenant en charge le scandale, de sorte que nous puissions continuer à vivre même dans un monde où des innocents souffrent quand nous ne pouvons pas l'empêcher. Mais d'un autre côté, ils fabriquent pour nous de toutes pièces, à la manière d'une cruelle expérience morale, le problème que nous cherchons ensuite à déconstruire par eux. [...] Tous les malheurs de Job ne viennent-ils pas de ce qu'on a entrepris de raconter son histoire ? » (p. 16).

Cette jeune lectrice de Maupassant pourrait rappeler le fils d'Hélène Merlin-Kajman, choqué par la lecture du « Mauvais Vitrier » de Baudelaire (*Lire dans la gueule du loup*, 2016) : il faut croire que douze ans est un âge littérairement critique. Dans l'essai de Frédérique Leichter-Flack, l'enfant ne se situe pourtant pas seulement du côté de la réception (éventuellement traumatique) des textes : il est également un personnage, un révélateur et un « exemple-comble » (p. 174), parcourant l'essai de chapitre en chapitre, au gré des nombreuses œuvres étudiées. Dans *Le Livre de Job*, passé au crible de l'analyse dans le premier chapitre, la mort des dix enfants de l'homme testé par Dieu constitue l'une des apories de la fable, puisque rien ne pourra venir réparer ou compenser ce malheur. De même, dans *Le Roi Lear* et dans *Rigoletto*, respectivement traités aux cinquième et sixième chapitres (« Un monde en désordre : affronter le pire » et « Une mauvaise rencontre : l'irréparable et sa désinvolture »), le mal atteint son paroxysme au moment où meurt l'enfant : quoiqu'elles apparaissent sur scène sous les traits des jeunes femmes adultes, Cordelia et Gilda restent pour leurs pères endeuillés des petites filles à protéger. Dans *Le Comte de Monte Cristo*, traité dans le quatrième chapitre, la volonté de réparation qui conduit Edmond Dantès à s'improviser main armée de la Providence se heurte à l'obstacle infranchissable que constitue la mort de l'enfant

Ce travail s'inscrit dans le cadre de l'Institut Thématique Interdisciplinaire LETHICA du programme ITI 2021-2028 de l'Université de Strasbourg, du CNRS et de l'Inserm. Il a bénéficié du soutien financier de l'IdEx Unistra (ANR-10-IDEX-0002), et du/de(s) financement(s) au titre du programme d'Investissements d'Avenir dans le cadre du/des projet(s) SFRI-STRAT'US (ANR-20-SFRI-0012). This work of the Interdisciplinary Thematic Institute LETHICA, as part of the ITI 2021-2028 program of the University of Strasbourg, CNRS and Inserm, was supported by IdEx Unistra (ANR-10-IDEX-0002), and by SFRI-STRAT'US project (ANR-20-SFRI-0012) under the framework of the French Investments for the Future Program.

35

<https://lethica.unistra.fr>

# LETTRE DE LETHICA

Bulletin d'information des membres de l'Institut Thématique Interdisciplinaire : Littératures Éthique et Arts  
21 Juin 2023 | NUMÉRO 10

de Villefort, le procureur qui le condamna au bain. « Face au corps de l'enfant, on change de dimension. [...] C'est le moment où Dantès se demande s'il n'a pas fait fausse route depuis le début. » (p. 83). Dans *Némésis*, récit épidémique de Philippe Roth, analysé ici aux neuvième et onzième chapitres (« Le sort choisit-il ses victimes ? Affronter l'aléa » et « La juste formulation du scandale : que signifie une vie trop tôt interrompue ? »), la polio s'attaque uniquement aux enfants, condamnés à une mort longue et douloureuse, qui laisse leurs proches inconsolés et les porteurs sains du virus accablés d'une insupportable culpabilité.

La mort de l'enfant, à laquelle Frédérique Leichter-Flack avait déjà consacré des pages marquantes dans *La Complication de l'existence* (à propos de la mort de l'enfant qui contribue à la remise en question de l'utopie *Tchevengour* et de celle de Bébert dans *Voyage au bout de la nuit*, p. 172 et suivantes), apparaît ainsi comme l'un des visages les plus insoutenables du mal. Sans doute importe-t-il de comprendre pourquoi : « Est-ce l'innocence, l'incapacité des enfants à distinguer le bien du mal, qui doit leur valeur d'être préservés de toute souffrance ? Est-ce la vulnérabilité extrême, le côté sans défense des petits, qui nous impose une responsabilité particulière de les protéger contre les abus de pouvoir ? Est-ce plutôt une question d'âge, et faut-il alors mettre l'accent sur le caractère prématuré de la mort qui prive injustement ces enfants du cycle de vie complet auquel ils pouvaient prétendre ? » (p. 176-177) Les exemples puisés dans la littérature aident à résoudre pour partie ces questions, en nous permettant de ressentir le scandale et de prendre la mesure de l'insoutenable. Comme le rappelle l'auteure, c'est Dostoïevski qui expose la valeur morale de cette figure exemplaire dans l'implacable démonstration qu'il prête à Ivan dans *Les Frères Karamazov* : pour persuader son frère Aliocha que le problème du mal ne peut pas être simplement résolu par l'affirmation de l'existence de Dieu et d'une rétribution *post mortem* des torts et des mérites de chacun, il renonce à l'argumentation rationnelle et se contente de développer une série de « vignettes » détaillant les souffrances atroces imposées à des enfants. Lorsqu'à la suite de cette kyrielle d'horreurs, véritable « bombe émotionnelle » destinée à dynamiter la théodicée chrétienne (p. 172), Ivan pose la question fatidique (qu'on pourrait paraphraser ainsi : « si tu étais Dieu, accepterais-tu que le bonheur éternel des hommes se fasse au prix du martyr d'un enfant ? »), Aliocha bouleversé est contraint de répondre par la négative, tournant ainsi le dos à la consolation promise par la religion.

La leçon d'Ivan Karamazov, prolongée et répétée par des écrivains d'horizons variés (d'Albert Camus à Ursula le Guin en passant par Philip Roth) est d'une cruelle clarté : la mort de l'enfant nous ôte les ressources d'une consolation puérile, qui consisterait à nous convaincre que tout finira bien ou qu'un malheur n'arrive jamais gratuitement. C'est une des grandes vertus de cet essai que de nous mettre en garde contre ces facilités de la consolation – que celle-ci soit d'ailleurs religieuse ou simplement fataliste. Dans *Tess d'Urberville* de Thomas Hardy, analysé au huitième chapitre (« Infortune ou injustice ? Vivre sur une étoile tachée »), le petit frère de l'héroïne, Abraham, pose la question du mal dans un dialogue que l'essayiste cite longuement et commente avec une égale minutie : cette lecture rapprochée lui permet de montrer en quoi la philosophie fataliste de Tess, pour qui tous les malheurs viennent de ce que nous vivons sur une « étoile tachée » comme le sont certains fruits du pommier, dissimule la réalité des injustices et des inégalités sociales en incitant de fait à la résignation plus qu'à la révolte. Les lectures menées par Frédérique Leichter-Flack suggèrent qu'un enfant seul pourrait se satisfaire d'une si maigre consolation, qui lui sera d'un maigre secours s'il venait à être confronté à l'horreur du mal et, dans sa faiblesse, à succomber sous les coups. Ainsi l'essai, en nous confrontant à la mort et à la souffrance des innocents, nous invite-t-il à nous risquer

# LETTRE DE LETHICA

Bulletin d'information des membres de l'Institut Thématique Interdisciplinaire : Littératures Éthique et Arts  
21 Juin 2023 | NUMÉRO 10

« sur cette lande mythique où tout passant laisse un peu de son âme » (p. 100) et où erre éternellement le roi Lear, à nous dépouiller de nos illusions puériles et à affronter nus « le mirage des fins heureuses » (p. 222).

[Ninon Chavoz](#)

Agathe Novak-Lechevalier, *Houellebecq, l'art de la consolation*, Paris, Flammarion, 2018 ; rééd. Champs Flammarion, coll. « Essais », 2022.

Certains lecteurs pourront se demander si un auteur comme Michel Houellebecq a sa place, autrement que comme un contre-exemple, dans une *newsletter* consacrée aux rapports entre éthique et arts. L'actualité littéraire du romancier français le plus lu au monde semble en effet avoir définitivement soldé la lecture qui avait pu, à ses débuts, faire de Houellebecq le représentant d'une nouvelle école du réalisme social, plutôt marquée à gauche même si l'auteur préférerait, à la France des ronds-points et des gilets jaunes, celle des fichiers .xls et des anoraks, un monde de petits employés et de classes très moyennes qui constituent les laissés-pour-compte de la mondialisation des marchandises et des êtres. Ainsi, l'œuvre de l'auteur vient de s'enrichir d'un court texte autobiographique, [Quelques mois dans ma vie. Octobre 2022 – mars 2023](#) (Flammarion, 2023), qui revient sur deux épisodes récents par lesquels il a, à nouveau, défrayé la chronique. Le premier ajoute une nouvelle touche au portrait de l'auteur en critique de l'Islam qui se dessine depuis le roman *Soumission* (Flammarion, 2015) et qui lui a fait intégrer, aux côtés de Yann Moix et Sylvain Tesson, le *triumvirat* de « l'extrême-droite littéraire », selon l'expression de [François Krug dans Réactions françaises](#) (Seuil, 2023) : lors d'un entretien avec Michel Onfray, que ce dernier a refusé de corriger lorsque l'auteur lui en a fait la demande, Houellebecq a en effet agité le chiffon rouge politique qui consiste à assimiler émigration et délinquance. Le second touche à une sordide déconvenue personnelle : l'écrivain de la misère sexuelle s'est retrouvé à jouer malgré lui dans un film à caractère pornographique, piégé – selon sa version – par un vidéaste véreux. Au-delà du caractère choquant ou ridicule des faits, c'est l'importance très dissymétrique que *Quelques mois dans ma vie* accorde à ces deux événements qui pose problème : si l'écrivain regrette amèrement d'avoir été l'objet, pour ses prises de position publiques, de ce qu'il considère comme un déchaînement médiatique infondé, il se concentre essentiellement sur l'épisode intime, qu'il vit comme une persécution personnelle. Sans s'excuser de ses propos, mais surtout fuyant la sphère du discours politique au profit de la lamentation sur des malheurs qui ne concernent que lui, c'est ici le Houellebecq metteur en scène de sa propre déchéance que l'on retrouve, loin de l'engagement à porter la voix des plus humbles que certains avaient cru déceler chez lui.

Mais c'est précisément dans ce contexte qu'il peut être utile de revenir à d'autres lectures possibles de l'œuvre de Houellebecq. Et parmi celles-ci, c'est sans doute l'ouvrage d'Agathe Novak-Lechevalier, *Houellebecq et l'art de la consolation*, qui prend le plus le lecteur récalcitrant ou échaudé à rebrousse-poil : Houellebecq, écrivain « déprimiste » ou « décliniste », au réalisme étriqué, à la perspective fataliste sur l'évolution du monde, aux intrigues marquées par la misogynie et la haine des autres, serait en réalité un écrivain de la « consolation ». Et ce serait même son intransigeance en la matière – laquelle lui fait récuser tout crédit à la « réparation » que promettent parfois les romanciers – qui occulterait, selon

Ce travail s'inscrit dans le cadre de l'Institut Thématique Interdisciplinaire LETHICA du programme ITI 2021-2028 de l'Université de Strasbourg, du CNRS et de l'Inserm. Il a bénéficié du soutien financier de l'IdEx Unistra (ANR-10-IDEX-0002), et du/de(s) financement(s) au titre du programme d'Investissements d'Avenir dans le cadre du/des projet(s) SFRI-STRAT'US (ANR-20-SFRI-0012). 37  
This work of the Interdisciplinary Thematic Institute LETHICA, as part of the ITI 2021-2028 program of the University of Strasbourg, CNRS and Inserm, was supported by IdEx Unistra (ANR-10-IDEX-0002), and by SFRI-STRAT'US project (ANR-20-SFRI-0012) under the framework of the French Investments for the Future Program.

<https://lethica.unistra.fr>

# LETTRE DE LETHICA

Bulletin d'information des membres de l'Institut Thématique Interdisciplinaire : Littératures Éthique et Arts

21 Juin 2023 | NUMÉRO 10

la critique, la croyance idéaliste en l'homme et en la littérature que Houellebecq maintient et entretient à sa manière. De manière significative, l'essai d'Agathe Novak-Lechevalier date de 2018, soit un an avant la publication de *Sérotonine*, roman dont le titre renvoie à l'hormone de la régulation de l'humeur, de l'anxiété et de la dépression : contre une vision contre l'idée si répandue en « happycratie » (Eva Illouz, Edgar Cabanas) qu'il existe une pilule du bonheur, l'œuvre de l'écrivain explorerait la ligne de crête qui consiste à faire un tableau sans concession du monde en cartographiant méthodiquement les défauts, les injustices et les manques, pour mieux activer chez le lecteur la soif d'autre chose, même si cette espérance ne pourra sans doute prendre consistance que dans l'espace littéraire.

À cet égard, Agathe Novak-Lechevalier tient à réinscrire Houellebecq, dont elle rappelle qu'il est un lecteur vorace et un fin connaisseur de l'histoire de la littérature et de la philosophie, dans la tradition consolatoire qui, depuis l'Antiquité, dispose de ses règles et de ses méthodes pour apporter du réconfort à autrui. Or, de manière contre-intuitive pour les contemporains en quête d'efficacité, qui veulent voir leur souffrance se dissiper au plus vite, ce modèle classique ne fait pas de fausses promesses, mais propose une méditation sur le malheur et un accompagnement par les lettres : il n'est guère surprenant, dit la critique, que la célèbre consolation écrite en 1599 par le poète François de Malherbe à son ami Du Périer après la mort de la petite fille de ce dernier (« Et rose elle a vécu ce que vivent les roses / l'espace d'un matin. ») ait disparu des *syllabi* scolaires, puisqu'elle offre d'accepter le destin, qu'elle se contente de manifester son amitié et son empathie, sans promouvoir de grande révolte contre l'injustice du sort, ni produire de compensation immédiate. Pour lire Houellebecq, il faut garder en tête cet horizon consolatoire qui nous est devenu si peu familier : la noirceur que ses romans exsudent est la garantie éthique de ne pas égarer autrui en lui faisant miroiter un monde qui n'existe pas, et elle a pour corollaire l'assurance que ce monde-ci, a priori décevant, pourra être arpenté, cadastré en compagnie d'une âme compatissante, celle de l'écrivain.

Car, contre les lectures qui font de Houellebecq un écrivain de la dissension et de la rancœur, la critique souligne que l'horizon de son écriture est de resserrer les liens. Elle décèle sous le style réputé plat et pauvre de l'auteur une stratégie de mobilisation amicale et douce du lecteur : dans cette œuvre romanesque qui fourmille de doubles de l'écrivain, le lecteur est incité à voir l'homme derrière la figure de papier du personnage ; au sein d'une écriture apparemment blanche, marquée par un renoncement ascétique au vouloir-vivre de type schopenhaurien, l'humour ressurgit régulièrement pour forger une communauté d'un côté et de l'autre de la page. Mais c'est sans doute dans l'œuvre poétique que cet appel est le plus présent : « montre-toi, mon ami, mon double... » dit un des vers de l'auteur, qu'Agathe Novak-Lechevalier propose comme épigraphe à l'ensemble de son œuvre. De manière très baudelairienne, la poésie houellebecquienne interpelle souvent le lecteur pour en faire un frère, lui proposer une entraide mutuelle et la restauration de contacts que la modernité rendrait plus rares ou plus médiocres. Là où le roman enquête sur « la possibilité d'une île », c'est-à-dire d'une disparition totale des relations humaines, la poésie leur offre un refuge : la création de Houellebecq doit impérativement, rappelle la critique, s'appréhender à travers ce diptyque, qui ménage de surcroît de nombreuses zones de passage où l'espoir d'un monde revivifié perce jusque dans les pages des romans.

Lire les textes de Houellebecq comme une œuvre permet aussi de repenser ce que peut, selon lui, la littérature – c'est-à-dire *pas tout*, puisqu'il ne s'agit pas d'effacer ce que le réel peut avoir de dérangeant, mais malgré tout *beaucoup*, car l'espace littéraire, hanté par

# LETTRE DE LETHICA

Bulletin d'information des membres de l'Institut Thématique Interdisciplinaire : Littératures Éthique et Arts

21 Juin 2023 | NUMÉRO 10

ce désir d'établir des liens avec le lecteur, devient alors le lieu où l'idéal reste vivant et vivace. Parce qu'il existe comme poumon de l'idéal, en particulier si on a la poésie de Houellebecq en ligne de mire, il contrecarre l'interprétation pessimiste de l'œuvre et réintègre, d'après la critique, l'écrivain contesté dans le panthéon des grands auteurs qui ont, [comme Dostoïevski dont il est un lecteur passionné](#), « voulu guérir » (E-M. de Vogüé). Mais pas guérir n'importe quoi, à n'importe quel prix : guérir en connaissant le prix de la perte et en sachant que seule la relation établie à travers le livre peut vraiment y opposer une forme de résistance.

Bien sûr, on pourra opposer à l'autrice, malgré sa démonstration brillante et sa parfaite connaissance de l'œuvre, que ce lecteur désiré par Houellebecq n'est pas toujours au rendez-vous que lui propose l'écrivain. La réception de Houellebecq en bonne part se fait souvent chez des lecteurs soucieux d'entretenir leur diagnostic mélancolique sur le monde ; quant à ses antagonistes, cette part idéale, ténue, voire imperceptible leur semblera relever du saut de la foi au sein d'un univers houellebecquien où la violence, le sexe et la mort jouent un rôle régulateur – autant de signes frénétiques, dirait Schopenhauer, que l'auteur n'a pas vraiment troqué son vouloir-vivre contre une forme de paix intérieure. De fait, quand bien même elle structurerait la sphère poétique et théorique et aurait pour destin de se réaliser au sein du corpus romanesque, sa dissymétrie mathématique avec la prose du monde, voire la fange du réel qui garnit les romans de l'auteur, peut continuer à alimenter une lecture pessimiste, voire désespérée de l'œuvre. On retrouve ici l'ambivalence des pensées philosophiques de la consolation : elles ne proposent pas des expériences heureuses, mais imaginent comment traverser les catastrophes grâce à une forme de renoncement. Mais cette difficulté ne rend que plus visible la dimension éthique de l'exercice critique ici à l'œuvre, et qui consiste à donner sa chance à une œuvre piégée par des discours sociaux et littéraires qui la dévalorisent ou la font dévier vers des lectures uniquement conservatrices – sans pour autant exiger du lecteur qu'il suive la piste ouverte par l'essai : à l'issue de la lecture, certains seront convertis et ne regarderont plus jamais un anorak de la même manière – les autres pourront tranquillement continuer à détester Houellebecq.

[Victoire Feuillebois](#)

UR 1340 – GEO

# LETTRE DE LETHICA

Bulletin d'information des membres de l'Institut Thématique Interdisciplinaire : Littératures Éthique et Arts  
21 Juin 2023 | NUMÉRO 10

## Liens vers les précédentes Lettres

Vous trouverez ici les précédentes [Lettres de Lethica](#) ainsi que toutes les [Lettres du Centre Européen d'Enseignement et de Recherche en Éthique](#).